

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

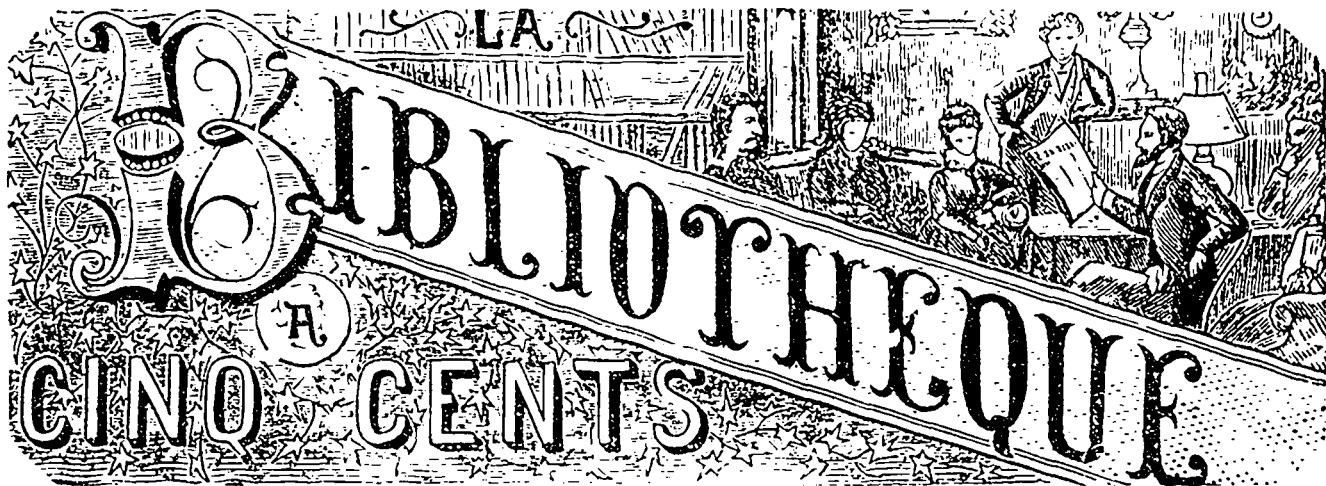
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publié par Poirier, Bessette & Cie, 69, rue St Jacques

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

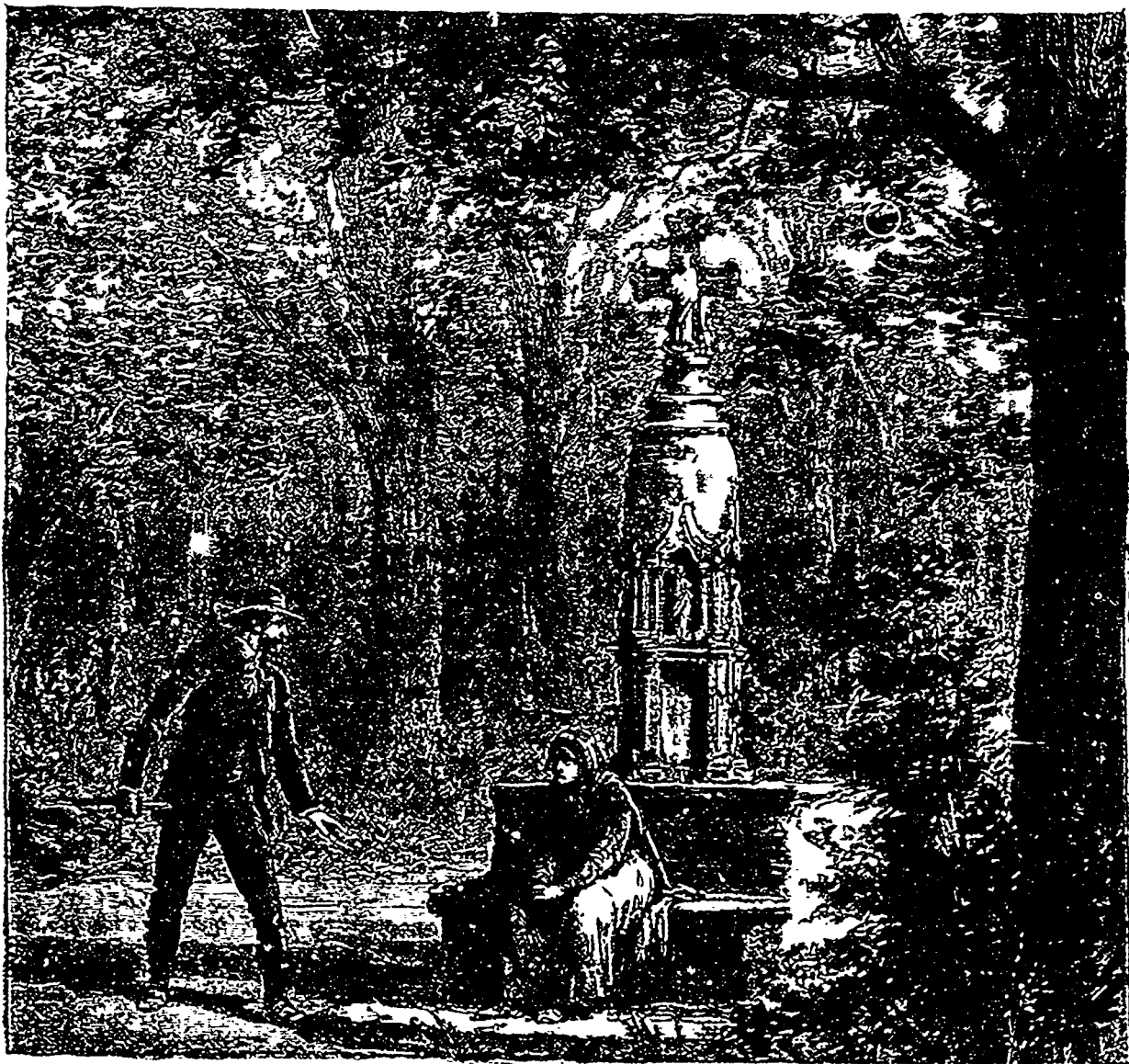
MONTREAL, 18 OCTOBRE 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 2

L'ENLEVEMENT DE LA COMTESSE !

Neuvième Partie du CHEMIN DES LARMES



L'ENLEVEMENT DE LA COMTESSE

Neuvième partie du CHEMIN DES LARMES

MONSIEUR L'INGENIEUR

Il y a à Bellombe une voiture publique qui va tous les jours à Belley. Le messenger part à six heures du matin, emmenant les voyageurs qui montent dans sa voiture à Bellombe et ceux qu'il trouve sur son passage quand il y a place à leur donner. Il est vrai que les places manquent rarement : car si la régie autorise le messenger à prendre six voyageurs, il arrive assez souvent qu'il contrevient aux règlements de police et fourre dans son véhicule jusqu'à dix ou douze personnes qui sont pressées comme des harengs dans une tonne.

Pas vu, pas pris. Allons-y tout de même.

Le messenger fait dans la ville les commissions dont on l'a chargé, emplit le derrière de sa voiture de colis de toute nature, vin, huile, légumes, épicerie, tabac, comestibles, boîtes, malles, etc. Puis à quatre heures il attelle ses chevaux et se met en route pour revenir à Bellombe où il arrive généralement à sept heures.

Or, le surlendemain où la Papillonne avait quitté la comtesse Paule, le messenger, retour de Belley, amena à Bellombe, entre autres voyageurs, un homme d'une quarantaine d'années, à figure joviale, portant toute sa barbe, convenablement habillé et d'assez bonnes manières, qu'il déposa avec ses deux malles à l'auberge du Cheval-Blanc.

Le voyageur demanda une chambre, en disant qu'il resterait au moins quinze jours ou trois semaines à Bellombe. La plus belle chambre de l'auberge lui fut donnée.

Quand on eut monté les malles dans la chambre, le voyageur les ouvrit devant l'aubergiste et son garçon. L'une contenait son linge et ses effets d'habillement. Les vêtements et le linge étaient neufs et un œil un peu exercé aurait pu voir facilement qu'on n'en avait pas encore fait usage.

L'autre malle contenait tout un assortiment d'objets propres à un géomètre ou à un ingénieur ; la chaîne et l'équerre d'arpentage, une boîte de compas, des crayons, des règles, des équerres de plusieurs grandeurs, des encres noire, bleue et rouge, etc. Dans un carton se trouvaient des feuilles de papier à dessin et à décalquer ; sur quelques feuilles il y avait de grandes lignes tracées, les unes bleues, les autres noires ou rouges, puis des lettres de distance en distance et des chiffres microscopiques.

L'aubergiste ouvrait de grands yeux ébahis.

— Mon cher monsieur, lui dit le voyageur, je me nomme Julien Forestier ; je suis ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques, et je suis envoyé de Paris à Bellombe par ma compagnie. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est question d'ouvrir dans cette contrée un chemin de fer d'intérêt local.

— Certainement, monsieur, on parle de cela depuis deux ans, et nous ne voyons toujours rien venir.

— La chose va aboutir. Je suis envoyé à Bellombe pour examiner les lieux où la ligne doit passer, où des stations pourront être établies...

— Monsieur, tâchez que nous ayons une station ici, à Bellombe.

— Je ne peux rien vous promettre encore, je verrai. Il faut d'abord dresser des plans, tenir compte de tous les accidents de terrain et déterminer le tracé le plus avantageux. Telle est la mission qui m'est confiée en ma qualité d'agent de la compagnie des Chemins de fer économiques.

J'aurai aussi à voir les principaux habitants de votre commune et des villages voisins pour les engager à prendre des

actions du nouveau chemin de fer et recueillir leurs souscriptions, je veux dire le nombre de actions qu'ils prendront, car les versements d'argent ne commenceront que lorsque les travaux seront en cours d'exécution.

— Cela a déjà été fait, monsieur ; il y a un an un agent comme vous est venu à Bellombe et il a trouvé beaucoup de gens qui se sont fait inscrire comme souscripteurs aux actions. Ainsi, moi, j'ai souscrit pour quatre actions de cinq cents francs, c'est-à-dire deux mille francs.

— C'est très bien, cher monsieur, et je vous félicite d'avoir compris les intérêts de votre pays. Ce que vous m'apprenez me fait grand plaisir. J'aurai moins de peine à recueillir des souscriptions.

— A Bellombe nous désirons tous avoir un chemin de fer.

— Je comprends cela ; les chemins de fer font la fortune des pays où ils passent, ils ont fait la fortune de la France par les innombrables services qu'ils rendent au commerce et à l'industrie. Les chemins de fer, cher monsieur, ah ! quelle belle invention ! Au lieu de trois heures pour aller à Belley, vous vous y rendez en un quart d'heure. Voilà le progrès. Inclignons-nous devant le progrès.

— Je m'incline, monsieur.

Et l'aubergiste, en effet, s'inclinait devant le voyageur, flatté qu'un homme aussi considérable, un ingénieur, daignât causer avec lui.

Mais l'entretien fut clos par ces paroles de l'ingénieur :

— Mon cher hôte, j'ai besoin de souper ; je vous prie de m'en offrir un peu, j'ai un appétit dévorant et que je bois encore mieux que je ne mange.

— Tant mieux, monsieur, tant mieux.

— Je ne regarderai pas à la dépense ; mais je veux des mets excellents, des vins vieux premier choix, du bon café et des liqueurs exquises.

— Vous serez satisfait, ma femme a été cuisinière à Lyon chez un chanoine très gourmand, qui, comme vous, mangeait bien et buvait encore mieux. Ma cave est bien garnie, je ne vous dis que ça, et vous jugerez du savoir-faire de mon épouse.

— Tout de suite, cher monsieur, tout de suite. Allez, allez, j'ai faim. Je descends derrière vous, car, comme j'aime beaucoup la société, je prendrai mes repas dans la grande salle de votre auberge.

Le lendemain, tout le monde savait à Bellombe qu'un savant ingénieur était arrivé de Paris pour étudier le tracé définitif du fameux chemin d'intérêt local depuis si longtemps attendu, et au bout de quelques jours, M. l'ingénieur était l'objet de toutes les sympathies.

Il n'était pas fier du tout, on peut même dire qu'il était assez familier. Il saluait tout le monde, causait avec ceux-ci, avec ceux-là, distribuait des poignées de mains comme un évêque des bénédictins, et cela avec un air si bon enfant !

On le voyait en rase campagne, arpenter la plaine à grandes enjambées, lever des plans, prendre des niveaux.

Le soir et souvent même dans la journée, car il ne travaillait pas constamment, il faisait la partie de billard avec les habitués du café du Cheval-Blanc, et ne dédaignait même pas de jouer à l'écarté, au domino, au matador, quand on l'en priait, et de faire le quatrième pour une fine partie de piquet. Il jouait aussi aux dames, aux échecs, y était fort habile, et en sa qualité d'ingénieur, habitué aux calculs, à chercher des combinaisons, il gagnait presque toujours. Toutefois il n'abusait point de sa supériorité pour ne pas ouvrir son portefeuille ; au contraire, il était généreux, et c'était lui le plus souvent qui payait les dépenses et régala ses nouveaux camarades.

Ses fonctions devaient être bien rétribuées, car il avait ses poches pleines d'or et son portefeuille bien garni de billets de banque.

Il avait fait une visite au maire, qui l'avait fort bien reçu, et l'on avait longuement et sérieusement parlé du chemin de fer projeté. L'ingénieur connaissait les votes du conseil général, du conseil d'arrondissement, les démarches faites

auprès de députés influents ; il était au courant de tout et n'hésita pas à dire que la ligne serait autorisée dès que le tracé et les devis seraient soumis au ministre.

Il se présenta également dans plusieurs maisons de Bellombe ayant un cahier sur lequel il inscrivait les noms des souscripteurs aux actions.

Il déployait une activité sans pareille. Il tenait, disait-il, à ce que les travaux du chemin commençassent dans le plus bref délai possible. On voyait qu'il mettait réellement toute son énergie, tout son cœur à la réussite de l'importante affaire.

Au café, chez les uns et chez les autres, il écoutait tout ce que se disait, sans en avoir l'air, avec indifférence, et n'ignorait rien de ce qui se passait dans la commune.

Ainsi il savait qu'il y avait chez les époux Gaspard une malade, une jeune femme très jolie, dont le nom n'était connu de personne, mais qu'on croyait être la fille d'un montreur de bêtes, que c'était cet homme, ce forain qui avait amené la jeune femme chez les Gaspard pour qu'elle y fût soignée.

Et on l'avait bien soignée, en effet, puisque, après avoir été à l'agonie, et le médecin de Bellombe disait maintenant à qui voulait l'entendre, que sa malade était tout à fait hors de danger, qu'avant quinze jours elle serait sur pied, que c'était un vrai miracle et vraiment la plus belle cure qu'il eût faite depuis plus de trente ans qu'il exerçait la médecine.

L'ingénieur avait appris aussi qu'une jeune femme également très jolie, très simplement mise, et qu'on croyait être la sœur de la malade, était venue passer plusieurs jours auprès de cette dernière. Elle l'avait soignée avec un dévouement admirable, passant les nuits à son chevet, ce qui avait fort édifié le vieux médecin.

Quelques personnes seulement avait pu voir cette jeune femme merveilleusement belle, et l'on n'avait pu savoir son nom. Elle était venue de Belley et était retournée à Belley. Était-elle réellement la sœur de la jeune femme malade ?

—Evidemment, disait-on partout, il y a là quelque gros mystère.

L'ingénieur écoutait, ne faisait aucune question, mais se livrait à part lui à ses réflexions.

Au sujet de la malade, il en savait plus long que ceux qui en parlaient, mais se gardait bien de le laisser voir.

Toutefois, il n'était pas aussi bien instruit qu'il l'aurait voulu ; il ignorait absolument qui pouvait être cette jeune femme, qu'on disait merveilleusement belle, et qui était venue passer quelques jours chez les Gaspard pour soigner la malade. Était-elle venue de Belley ou d'ailleurs ?

Après tout, que lui importait ? Il n'avait pas à se préoccuper de cette inconnue, du moment qu'il ne pouvait rien savoir. Dans tous les cas, ce dont il était bien sûr, c'est qu'elle n'était pas la sœur de la femme malade.

Il était au mieux avec le médecin, qui était un des premiers à qui il eût serré la main. Le docteur était toujours pressé, mais quand ils se rencontraient, ils échangeaient quelques paroles.

—Eh bien, monsieur le docteur, vous avez donc toujours beaucoup de malades ?

—Hélas ! oui : quand ce ne sont pas les grands ce sont les petits ; la coqueluche, la rougeole font des leurs en ce moment ; elles ne me laissent pas un instant de répit ; il faut les soigner ces pauvres mignons.

—Et surtout les guérir, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

—Oui, surtout les guérir.

—Heureusement, vous êtes là, monsieur le sauveur.

—Je fais de mon mieux, monsieur, répondait modestement le médecin.

—C'est vous, monsieur le docteur, c'est vous et vos éminents confrères, qui conservez les futurs soldats de la France.

—Il en faut des soldats, monsieur, il en faut.

—Et votre intéressante malade, que vous avez sauvée d'une mort certaine, comment va-t-elle ?

—De mieux en mieux. Les forces reviennent. Une belle cure, monsieur l'ingénieur, une belle cure !

—Dites, docteur, que vous avez fait un miracle. Quelle belle chose que la science !

—Aujourd'hui la science est tout. Mais je vous quitte, monsieur, pour aller aux malades.

Une après-midi, l'ingénieur se rendit chez Gaspard pour solliciter sa souscription.

—Je ne suis pas riche, monsieur, répondit le vieillard ; à force d'économies, nous avons amassé, ma femme et moi, une petite rente qui est bien juste suffisante pour nous faire vivre. Cependant je ne veux pas que vous ayez pris inutilement la peine de venir chez moi : veuillez m'inscrire pour une action.

—Les petits ruisseaux font les grandes rivières, monsieur Gaspard.

Et, gravement, l'ingénieur écrivit sur son cahier :

“ M. François Gaspard, — une action.

—Votre habitation est une des plus jolies de Bellombe, M. Gaspard, reprit l'agent de la compagnie ; l'aspect en est fort agréable et l'intérieur répond à l'extérieur ; tout est propre, luisant, l'ordre règne partout ; ces meubles ont un air joyeux qui réjouit. En passant, j'ai jeté un coup d'œil dans votre jardin ; il est admirablement planté et entretenu. Est-ce que vous avez un jardinier ?

—Non, monsieur, je m'occupe seul de mon jardin.

—Quoi, c'est vous qui prenez soin de cette variété de belles fleurs, de ces roses magnifiques ?

—Oui, monsieur.

—Recevez mes félicitations, monsieur Gaspard, vous avez des goûts d'artiste.

—Vous aimez les fleurs, monsieur l'ingénieur ?

—Je les adore, surtout les roses ; oh ! les roses !...

—C'est comme moi ; la rose est ma fleur préférée.

—C'est la reine des fleurs, la fleur des jeunes femmes et des jeunes filles.

—Dans mon petit jardin, j'ai plus de cent rosiers que j'ai greffés, et cinquante variétés choisies parmi les plus belles.

—Oh ! monsieur Gaspard, si j'osais...

—Eh bien, monsieur ?

—Je vous demanderais de me faire voir vos rosiers.

—Ce serait avec grand plaisir, monsieur ; mais je ne peux pas... en ce moment.

—Ah !

—Ma femme est au jardin, elle promène sa malade, qui ne veut voir aucune personne étrangère.

—En effet, j'ai entendu dire que vous aviez chez vous une malade. Avez-vous espoir de la sauver ?

—Oui, monsieur, Dieu merci.

—C'est une de vos parentes ?

—Non, ce n'est pas ma parente, répondit laconiquement l'ancien saltimbanque.

—D'après ce que j'ai entendu dire dans le pays, elle a été bien près de la mort.

—C'est vrai.

—Enfin, vous voilà rassuré ; votre malade se lève ?

—Depuis six jours seulement, monsieur, et aujourd'hui, elle s'est sentie assez forte pour se promener dans le jardin.

—Cela promet d'aller tout à fait bien ; allons, tant mieux ; c'est si pénible de voir souffrir quelqu'un autour de soi. J'admire vos roses une autre fois, si vous le voulez bien, monsieur Gaspard ; je comprends parfaitement qu'une jeune femme malade n'aime pas à être vue.

L'ingénieur se leva, salua l'ancien saltimbanque et se retira.

Tout en causant avec le vieillard, il avait pu jeter les yeux partout et sur tout, principalement sur les portes, et il s'était assez bien rendu compte de la distribution des pièces de l'appartement pour en pouvoir dresser le plan.

Avant de s'éloigner de la maison, il en fit le tour, sans avoir l'air de regarder, puis s'arrêta un instant sur le chemin vicinal qui passait derrière la haie du jardin. Cette haie était assez haute et très épaisse.

—Facile à franchir, murmura-t-il.

Il jeta autour de lui un regard rapide et n'aperçut per-

sonne. Il s'approcha de la haie, se haussa sur la pointe des pieds et vit ouverte la fenêtre d'une grande chambre gaiement éclairée par les rayons du soleil et dans laquelle plongea son regard.

—Voilà 'a chambre, se dit-il.

Ses yeux parcoururent ensuite le jardin embaumé du parfum des roses, mais il ne put voir la comtesse et Mme Gaspard qui venaient de s'asseoir sous un berceau couvert d'aristoches aux larges feuilles.

Notre homme n'avait plus rien à examiner, il s'en alla de ce pas tranquille du bon bourgeois campagnard qui fait sa promenade quotidienne. Il n'avait pas été vu près de la haie, mais l'eût-il été, que sa curiosité n'aurait pas paru suspecte ; on aurait pensé qu'il était en admiration devant les fleurs du père Gaspard.

A un quart de lieu du village, il arriva à un sentier sur lequel il s'engagea et qui le conduisit, après une bonne demi-heure de marche à travers champs, à un petit bois qui se trouvait sur le territoire de la commune de Vasselot. Il y pénétra et bientôt, sortant du taillis, il se trouva sur un rond point en face d'une vieille chapelle dédiée à Sainte-Anne, qui avait été autrefois l'objet de nombreux pèlerinages, et qui, abandonnée maintenant, tombait en ruine.

Une femme était là, assise sur un banc de pierre. Cette femme, jeune encore, elle n'avait pas plus de trente à trente-cinq ans, avait l'aspect d'une mendicante. Elle avait l'air de prier dévotement, ayant un chapelet entre ses doigts.

Au bruit que fit l'homme, elle dressa la tête, mais se remit aussitôt à marmotter son *ave*.

L'homme passa devant elle sans rien dire, fit le tour de la chapelle, plongeant son regard à travers le bois, puis se retrouva en face de la mendicante.

—Il n'y a personne, dit-il, nous pouvons causer.

—Tu as été long à venir, je suis ici depuis midi.

—Je n'ai pas pu arriver plus tôt.

—Qu'as-tu à me dire ?

—Tout va bien ; les forces reviennent rapidement, elle se lève, se tient sur ses jambes, marche. J'ai décidé que nous ferions l'affaire samedi prochain.

—Tant mieux, car je commence à me lasser du métier que je fais.

—La maison est-elle prête ?

—Oui.

—Qui recevra la pensionnaire ?

—Des gens dévoués au baron. Ils sont déjà installés.

—Les chevaux ?

—Vendredi soir, au plus tard samedi matin, ils seront aux relais. La chaise de poste arrivera à Bellombe et se trouvera sur le chemin, derrière la maison des vieux, à l'heure que tu indiquerai.

—Alors, à minuit ?

—Soit, à minuit.

—D'ailleurs, nous nous reverrons ?

—Ce sera nécessaire.

—Et tes deux hommes ?

—Ils ne quittent pas le bois. Tous les soirs, à la nuit, je leur porte des provisions. Comme moi, ils attendent avec impatience ; ils ne demandent qu'à agir et ont hâte d'en finir.

—C'est possible, mais je ne pouvais pas aller plus vite.

—As-tu pu savoir enfin quelle est cette jeune femme qui est venue solliciter la dame ?

—Non, mais j'ai la conviction que c'était une saltimbanque envoyée de Belley par le montreur de bêtes.

—Peut-être ; mais tu n'es pas sûr ; il y a là-dessous quelque chose qui m'inquiète.

—Serais-tu peureuse ?

—Tu sais bien que non.

—Alors sois tranquille.

—Sans être peureuse, je suis prudente ; je n'aime pas ce qui est mystérieux et je le redoute.

L'homme haussa les épaules.

—Enfin, reprit la femme, nous nous sommes engagés à enlever la dame, il faut que nous fassions la chose.

—Samedi nous aurons rempli notre engagement et gagné trente mille francs. Après cela le baron se débrouillera de tout cela comme il l'entendra ; ce ne sera plus notre affaire, mais la sienne.

—Veux-tu que je te dise ma pensée ?

—Parle.

—Eh bien, je crois que le baron se lance dans une dangereuse aventure.

—Tant pis pour lui.

—Sans doute ; mais nous ?

—Ma chère, qui ne risque rien n'a rien. Le tout sera de prendre nos précautions et de ne pas avoir maille à partir avec la justice, si elle a vent de l'affaire. Grenoble n'est pas loin de la frontière, et aussitôt que nous aurons l'argent... fouette cocher !

—As-tu dressé ton plan pour samedi ?

—Oui.

—Voyons ?

—A dix heures, toutes les maisons de Bellombe sont fermées ; on est couché, on dort, et Gaspard et sa femme, les deux bons vieux, dorment, je m'en suis assuré, d'un profond sommeil. A dix heures et demie, nos hommes arrivent, se blottissent contre la haie du jardin et s'y tiennent cachés. Naturellement je serai là, caché aussi. Le moment venu, nous pénétrerons dans le jardin en passant à travers la haie.

—Jusque-là, ça va bien ; après ?

—La maison a trois chambres, toutes trois au rez-de-chaussée ; dans la première, sur le devant, couchent le vieux et la vieille ; la chambre de la dame est la troisième, avec une fenêtre sur le jardin, et elle est séparée de celle des vieux par la seconde chambre, un peu moins grande que les autres.

La fenêtre de la chambre de la dame a des volets qui se ferment à l'intérieur par un simple crochet ; les volets sont vieux et mal joints : seulement avec la lame d'un couteau, on peut soulever le crochet ; cela fait, avec mon diamant de vitrier, j'enlève une vitre, je passe mon bras, je fais jouer l'espagnolette, toujours sans bruit bien entendu. La fenêtre est ouverte, je saute dans la chambre, mes hommes me suivent ou attendent, selon le cas. La dame est couchée, je me précipite sur elle ; si elle essaye d'appeler au secours, j'étouffe ses cris ; je l'enveloppe dans les draps et la couverture du lit, je la charge sur mes épaules et je l'emporte jusqu'à la chaise de poste où tu la reçois. Nos hommes disparaissent. Je monte sur le siège à côté de Brunet ; il fouette ses chevaux et nous filons comme le vent.

—Très bien ; mais les vieux peuvent se réveiller, entendre, crier.

—Alors, mes hommes sont là ; ils se jettent sur eux, les bâillonnent et leur lient solidement les bras et les jambes avec des cordes dont ils seront munis.

Dans le cas où il y aurait des cris, un instant de lutte, la maison est assez éloignée des autres pour que personne ne puisse entendre.

Si je n'avais pas à redouter Gaspard et sa femme, je n'aurais nullement besoin des deux camarades, je ferais la chose seul ; mais on ne sait pas ce qui peut arriver et il faut tout prévoir. Si le coup était manqué, il n'y aurait plus à recommencer et nous en serions tous pour nos frais ; il faut donc réussir.

—Oui, il le faut, murmura la femme devenu songeuse.

—Si tout marche bien, si quelque chose d'imprévu ne vient pas nous retarder, si enfin la dame est à minuit dans la chaise de poste, nous serons déjà à près de vingt lieues de Bellombe, c'est-à-dire au-delà de notre dernier relais, lorsque l'on aura connaissance de l'enlèvement, et nous n'aurons plus rien à craindre. On cherchera, c'est certain, mais l'on ira de tous les côtés à la fois, ce qui est le meilleur moyen pour ne rien trouver.

—Il y a un télégraphe à Bellombe, on s'en servira.

—C'est probable ; mais avant qu'on ait lancé les premières

dépêches, les chevaux et les hommes auront disparu. Les hommes des relais, d'ailleurs, ne savent rien. Et puis, nous serons arrivés. Débarrassés de la dame, nous n'aurons plus qu'à nous occuper de nous, de notre sûreté.

—Fort bien. Ton plan me paraît bien conçu, mais sais-tu qu'il est fort audacieux ?

—Sans audace on n'arrive à rien.

—Sans doute ; cependant .

—Est-ce que tu n'approuves pas ?

—Si. Seulement des difficultés peuvent surgir ; un rien, ce quelque chose d'imprévu dont tu viens de parler peut se tourner contre toi et tout perdre.

—Si l'on s'arrêtait à ceci ou à cela, à des craintes plus ou moins fondées, on ne ferait rien.

—C'est vrai. Malgré cela, entre autres choses, j'en vois une que je trouve mauvaise et qui peut être grosse de dangers.

—Quelle est cette chose ?

—Eh bien, il ne me plaît pas que la dame soit prise ainsi dans son lit et emportée sans être habillée, enveloppée seulement d'une couverture.

—Hein ! fit le faux ingénieur avec un sourire railleur sur ses lèvres, serais-tu jalouse, par hasard ?

—Tu sais bien que non. Enfin, cela ne me plaît pas ; si bien fermée que soit la voiture je m'y trouverais fort mal à mon aise avec une femme presque nue.

—Ah ! ça, voyons, est-ce que je puis dire à la dame : " Madame, veuillez avoir la bonté de vous habiller et après vous aurez l'extrême complaisance de prendre mon bras pour que je vous conduise à une voiture qui nous attend tout près d'ici ? " Mais, c'est bien, je tiens compte de ton observation ; on prendra les vêtements de la dame et tu l'habilleras dans la voiture.

—Une voiture roulant à fond de train ; comme ce sera facile, vraiment !

—Si c'est nécessaire on s'arrêtera un instant, et, s'il le faut, je te donnerai un coup de main.

La femme secoua la tête.

—Je crois, répliqua-t-elle, qu'il y a mieux à faire que ce que tu as imaginé.

—Ah ! Est-ce que tu as une idée ?

—Oui, j'ai pensé à une chose.

—Voyons, voyons.

La femme, qui était restée assise, se dressa debout et pendant quelques instants elle parla à voix basse presque à l'oreille de son complice.

Elle lui faisait connaître le projet que, de son côté, elle avait conçu.

Les yeux de l'homme étincelaient.

—Vraiment, fit-il, si nous réussissions par ce moyen, ce serait superbe.

—Alors, tu crois que je puis faire cela ?

—Oui, certes ; d'autant plus que si tu échouais, rien ne serait compromis et que nous pourrions revenir à mon plan.

—Eh bien, dès demain je me préparerai à agir ; mais il faut que je te revoie après demain.

—À quelle heure ?

—Je serai ici à cinq heures.

—C'est entendu.

Tous deux jetèrent autour d'eux des regards investigateurs, puis se serrèrent la main, et l'homme s'enfonça dans le taillis pendant que la femme, tenant ostensiblement son chapelet, s'en allait tranquillement d'un autre côté.

II

LA RELIGIEUSE

On pouvait dire que la comtesse Paule était en pleine convalescence. L'amélioration dans l'état général de la malade

était constant. Les forces lui revenaient comme par enchantement. C'était la vie qui revenait dans ce pauvre corps que la fatigue et de longues nuits d'insomnie avaient si complètement épuisé. C'était une tranquillité relative succédant à tant de mortelles angoisses. C'était le commencement de l'apaisement des douleurs du cœur. C'était l'âme défaillante, brisée, qui reprenait confiance.

Tous les deux ou trois jours, l'honnête Gaspard écrivait à Pierre Rouget. Celui-ci n'avait d'abord communiqué qu'à Etienne les lettres qu'il recevait de Bellombe. Mais quand on reçut la nouvelle que tout danger avait disparu, que les forces revenaient rapidement à la comtesse, il fut décidé entre le vieillard et le jeune homme que l'on pouvait maintenant ne plus rien cacher à Mme Pérard.

On apprit donc la vérité à la pauvre mère

Elle pleura.

Mais après avoir été si près de la mort, sa fille était sauvée, elle la reverrait ; c'était un adoucissement à sa douleur.

—Oh ! oui, s'écria-t-elle, oh ! oui, j'irai la chercher ! Ah ! je voudrais déjà être là-bas !

—Vous n'irez pas seule, madame Pérard, lui dit Etienne ; si vous le voulez bien, Mélie vous accompagnera, comme elle a accompagné votre père à Paris.

—Eh bien, oui, monsieur Etienne, Mélie viendra avec moi

—D'abord, vous ne serez pas seule, et peut-être Mélie pourra vous rendre quelques services.

Maintenant les lettres de Gaspard étaient lues en présence de Mme Pérard. Ces lettres, très courtes, qui n'étaient en réalité que des bulletins de santé, et ne pouvaient être que cela, étaient attendues avec impatience et lues avidement.

Nos amis de Saint-Amand savaient que tel jour la comtesse s'était levée pour la première fois ; que tel autre jour elle s'était promenée une heure dans le jardin ; que les couleurs de la santé reparaissaient sur ses joues ; qu'elle engraisait ; qu'elle parlait presque constamment de ses enfants, de sa mère, de son père, de son grand-père et qu'elle n'oubliait pas Miro.

Dans toutes les lettres il y avait cette phrase :

" Madame la comtesse vous embrasse tous de tout son cœur et de toute son âme."

Un jour ce fut une lettre de Paule qui arriva.

Quelle joie ! On s'embrassa. On pleura de bonheur.

La comtesse disait qu'elle commençait à se sentir forte et vaillante. Elle espérait bien que dans quelques jours elle serait en état de supporter la fatigue du voyage. Ce serait elle qui écrirait à sa mère de venir la chercher. Elle faisait des recommandations au sujet de ses enfants qu'il fallait bien embrasser pour elle. A chacun des siens elle témoignait sa vive tendresse. Elle envoyait une caresse à Miro. Elle remerciait M. Etienne Denizot et sa mère de ce qu'ils avaient fait pour ses chers petits. Pas une plainte, pas un mot touchant le passé.

Georges et Edouard se faisaient aimer à St-Amand, ils étaient si gentils avec tout le monde ! Et l'on écoutait avec tant de plaisir leur joli babillage. On était étonné de leur intelligence extraordinaire et de l'instruction sérieuse qu'ils avaient déjà.

Toutes les portes leur étaient ouvertes, et ceux chez qui ils entraient en étaient tout fiers et heureux.

Mais les enfants ne sortaient jamais seuls ; toujours ils étaient accompagnés soit par leur grand-mère, soit par Pierre Rouget ou par Mme Denizot ou Mélie. Et puis Miro était toujours avec eux, il les suivait partout et il était impossible d'embrasser les maîtres sans donner aussi une caresse au chien.

Georges et Edouard aimaient autant Mme Denizot que leur grand-mère et ils étaient souvent chez la mère d'Etienne.

—Je les adore, ces chéris, j'en suis folle ! disait Mme Denizot. Mon Dieu ! que serait-ce donc si mon fils s'était marié et m'eût donné des petits-enfants !

Mélie aussi aimait beaucoup les mignons, quand ils ne ve-

naient pas, c'était elle qui courait les chercher, sachant qu'elle faisait plaisir à sa maîtresse ; et il fallait voir comme elle était fière de porter Edouard dans ses bras. Du reste, les enfants n'étaient pas avec elle avares de leurs baisers, et la pauvre bossue se sentait si heureuse de cette affection qu'elle s'en trouvait moins laide.

Mais c'était Etienne surtout que les enfants aimaient, ils l'aimaient plus que leur grand-père, plus que leur aïeul Pierre Rouget. Pourquoi ? Mystère !

Pourtant le jeune homme ne faisait rien pour s'emparer de leurs jeunes cœurs ; il les embrassait quand ils arrivaient chez lui et c'était tout.

Un jour Georges lui dit, devant Mme Pérard et le père Rouget :

— Je t'aime de tout mon cœur et je voudrais bien que tu sois mon papa.

Aussitôt, Edouard répéta :

— Moi aussi, je t'aime de tout mon cœur, et je voudrais bien que tu sois mon papa.

Etienne tressaillit dans tout son être, devint très pâle et s'enfuit prêt à sangloter.

Le père et la fille se regardèrent tristement.

Mme Pérard, très émue, détourna la tête.

Le vieillard se frappa la poitrine, en s'écriant :

— Mille tonnerres ! avons-nous été bête !

Nous revenons à Bellombe. C'est le samedi ; il est trois heures de l'après-midi. Une voiture, une sorte de berline, attelée de deux chevaux vigoureux, s'arrête devant la maison des époux Gaspard.

Le cocher descend de son siège, ouvre la portière, et une religieuse, qui paraît avoir au moins soixante ans, met pied à terre. Un lourd chapelet pend à son côté ; elle a sur la poitrine, attachée à un ruban qui entoure son cou, une croix en métal blanc émaillé de noir.

— Est-ce bien ici ? demanda-t-elle au cocher.

— Oui, ma sœur, répond l'homme en s'inclinant respectueusement.

— Mon livre de prières est dans la voiture, mon ami, ayez l'obligeance de me le donner.

L'homme prend le missel, laissé sur le siège, et le présente à la religieuse, qui le reçoit en disant :

— Merci.

— Ma sœur, serez-vous longtemps ?

— Je ne sais pas ; mais je ferai mon possible pour que vous n'attendiez pas trop.

— C'est à cause de mes chevaux, ma sœur ; mais c'est bien, je les ferai manger et boire sans les dételer.

La religieuse fit sur elle le signe de la croix et s'avança d'un pas lent vers Gaspard qui, très surpris, avait ouvert sa porte et se tenait sur la porte ; son chapeau de soleil à la main.

— Monsieur, lui dit la religieuse de sa douce voix, vous êtes probablement M. Gaspard ?

— Vous ne vous trompez pas, ma sœur, répondit le bonhomme, c'est moi qui suis Gaspard, François Gaspard, pour vous servir.

La bonne religieuse eut un sourire gracieux et dit :

— Entrons dans votre maison, si il vous plaît, monsieur, ce que j'ai à vous dire ne devant être entendu de personne.

Gaspard, de plus en plus étonné, se recula, et la religieuse entra, faisant un nouveau signe de croix.

— Ma sœur, veuillez vous asseoir, dit le vieillard, s'empressant d'avancer un siège.

— Je vous remercie infiniment, monsieur.

Elle s'assit et, après un court silence, elle reprit :

— Je suis la mère Angélique, supérieure de la communauté de Saint-Joseph d'Alpérine.

Gaspard s'inclina respectueusement.

— Au nom de l'humanité, continua mère Angélique, je viens remplir ici une mission qui n'a été inspirée par l'amour du doux Jésus et qui est agréable à Dieu le père et au Saint-Esprit.

— Ah ! fit le vieillard ouvrant de grands yeux.

— Monsieur, poursuivit la religieuse, je viens pleine de confiance trouver Mme la comtesse de Verdraine, dont le cœur compatissant sera profondément touché de ma démarche et des paroles du Seigneur que j'ai à lui faire entendre.

Cette fois la surprise de Gaspard devenait de la stupéfaction.

— Monsieur, reprit la religieuse, les instants sont précieux ; Alpérine, vous le savez sans doute, est à huit lieues de Bellombe, et il faut que je sois rentrée à ma maison avant la nuit ; veuillez donc, je vous prie, prévenir Mme la comtesse que la mère Angélique des dames de Saint-Joseph demande à avoir un entretien avec elle et que ce qu'elle a à lui dire est très important, très grave.

— Mme la comtesse est au jardin, dit Gaspard très émue et en se levant, je vais lui annoncer votre visite, ma sœur.

— Oui, monsieur, et je vous remercie.

Le vieillard sortit et reparut au bout d'un instant, suivi de Paule, et de sa femme.

La comtesse avait la physionomie animée et de l'inquiétude dans le regard. On voyait qu'elle était sous le coup d'une violente émotion.

Elle salua la religieuse, qui s'était levée, et lui dit d'une voix tremblante :

— Vous venez me trouver, ma sœur ; de quoi s'agit-il donc, qu'avez-vous à me dire, à m'apprendre ? Par qui m'êtes-vous envoyée ?

— Madame la comtesse, dit mère Angélique, je répondrai à ces questions et à toutes celles qu'il vous plaira de m'adresser ; mais pour des raisons que vous apprécierez sans doute, je vous demande un entretien particulier.

Paule regarda Gaspard et sa femme et un doux sourire effleura ses lèvres.

— Soit, ma sœur, dit elle, veuillez me suivre dans ma chambre.

La religieuse suivit la comtesse, et toutes deux s'étant assises :

— Je ne vous cache pas, ma sœur, dit Paule, que je ne suis pas seulement étonnée, mais encore très inquiète ; je relève à peine d'une cruelle maladie qui a mis mes jours en danger, et je crois n'avoir jamais été aussi impressionnable ; vous me voyez pleine d'anxiété, j'ai des appréhensions, quelque chose me dit que vous venez m'annoncer un malheur.

— Hélas ! madame la comtesse, vous ne vous trompez pas.

— Mon Dieu ! mais qu'y a-t-il ? Parlez, parlez !

— Madame la comtesse, votre époux, M. le comte de Verdraine, est mourant.

— Mourant ! s'écria Paule.

— Hélas ! oui, madame la comtesse, et si le médecin qui a été appelé près de lui ne se trompe pas, il n'a plus que quarante-huit heures à vivre.

— Oh ! c'est affreux ! Mais comment savez-vous cela, ma sœur ? Où est le comte de Verdraine ? Qui vous a appris que j'étais ici ?

— Je réponds d'abord à votre dernière question, madame la comtesse ; j'ai appris que vous étiez à Bellombe, chez M. Gaspard, par M. le comte de Verdraine lui-même.

— Vous l'avez vu ?

— J'ai passé hier soir une heure à son chevet.

— Mais il n'est pas à Paris ?

— Il est à Alpérine, dans une chambre d'auberge.

— Mon Dieu, mais je ne comprends pas !

— Veuillez m'écouter, madame la comtesse, et vous comprendrez.

— Je vous écoute, ma sœur, je vous écoute.

— M. de Verdraine s'est comossé à moi et je crois qu'il ne m'a rien caché ; je sais quels sont ses torts envers vous et combien il est coupable ; mais le malheureux a des regrets, des remords, il se repent de vous avoir fait souffrir et du mal qu'il a causé... Dieu, notre Seigneur, madame la comtesse, pardonne toujours au pécheur qui reconnaît ses fautes et qui

a le repentir sincère ; ah ! madame la comtesse, vous ne serez pas moins miséricordieuse que le Seigneur, et vous pardonnez comme lui.

—Je pardonne, je pardonne !

—Ce cri est celui d'une belle âme.

—Continuez, ma sœur, apprenez-moi comment M. de Verdraine se trouve à Alperine.

—Il a quitté Paris converti, maudissant les erreurs de son passé, ayant horreur de ses folies qu'il appelle des crimes. Comment a-t-il su que vous aviez quitté les Bergères avec vos enfants, que des saltimbanques vous avaient trouvée ne donnant plus signe de vie et amenée à Bellombe chez M. et Mme Gaspard pour y être soignée ? Ça, madame la comtesse, je l'ignore, il ne me l'a pas dit, jugeant sans doute que c'étaient là des détails inutiles.

Enfin, il avait quitté Paris repentant avec l'intention de se jeter à vos genoux et d'implorer votre pardon. Le malheureux était bien près d'arriver au but qui était l'objet de son unique pensée, lorsque le mal dont il est atteint l'a subitement arrêté.

—Mais quelle est donc sa maladie ?

—Une pulmonie aiguë compliquée d'une maladie du cœur et d'une décomposition rapide du sang, a dit le médecin. Hélas ! il n'y a rien à faire ; plus d'espoir, M. de Verdraine est perdu !

—Mon Dieu ! dit Paule les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

—M. le comte a fait appeler le bon curé d'Alperine, continua la religieuse, il a fait sa confession générale et a reçu pieusement l'absolution et les derniers sacrements. Sur la demande du médecin, j'ai envoyé une de nos sœurs de charité pour veiller et prier dans la chambre du mourant.

Hier soir, je lui fis ma visite et je fus étonnée et émerveillée de sa piété. J'avais l'âme navrée en l'entendant parler de vous, et de ses enfants. Sa femme, ses enfants, il les appelle sans cesse ; et il pousse des gémissements, des soupirs et il pleure. Rien de plus touchant, les cœurs les plus durs seraient attendris ; on le plaint et on pleure avec lui.

Après lui avoir adressé quelques paroles consolantes, j'allais me retirer lorsqu'il se souleva brusquement sur son lit de douleur et me rappela.

—J'ai une grâce à vous demander, ma mère, me dit-il, mais je voudrais que nous fussions seuls.

Je renvoyai la religieuse et la servante qui se trouvaient dans la chambre et nous restâmes seuls. Il me pria de m'asseoir près de son lit, prit ma main qu'il serra faiblement et me dit :

—Vous êtes bonne, vous pouvez me rendre un service, et vous ne me refuserez pas ; d'ailleurs, on ne doit rien refuser à un malheureux qui va mourir.

Il se recueillit un instant et me fit sa confession comme il l'avait faite le matin au vénérable curé d'Alperine. Je l'écoutai avec une émotion croissante et en versant des larmes. Il pleurait aussi, ce grand pécheur converti par la grâce de Dieu.

—Eh bien, monsieur le comte, que puis-je faire pour vous ? lui demandai-je quand il eut cessé de parler.

Il me répondit avec un accent de tristesse indéfinissable :

—Je ne voudrais pas mourir sans avoir revu la comtesse de Verdraine, sans lui avoir demandé, au nom de Georges et d'Edouard, de me pardonner. Oh ! continua-t-il en se tordant les bras avec douleur, être si près d'elle et ne pouvoir aller me jeter à ses pieds en lui criant : pardon !

Le malheureux se mit à sangloter.

Je ne savais que dire pour calmer cette douleur, ce désespoir.

—Je suis un misérable, disait-il, un homme odieux, qui ne mérite aucune pitié ; mais je connais la comtesse de Verdraine, elle est bonne, compatissante, si elle savait que je suis ici, prêt à rendre l'âme, et que je l'appelle à grands cris, elle viendrait, oui, elle viendrait ; j'aurais cette suprême et dernière joie de la revoir et l'entendre me dire : " J'oublie et je

pardonne ! " Ah ! la revoir et entendre le pardon sortir de sa bouche, c'est la grâce que je demande à Dieu avant de paraître devant lui. Car je suis perdu ; je sens bien que j'approche de ma fin, que je n'ai plus guère à vivre.

Paule était en proie à une agitation facile à comprendre ; elle écoutait haletante, le cœur horriblement serré.

La mère Angélique continua :

Le malheureux m'apprit alors que vous étiez ici, madame la comtesse, à Bellombe, et les mains jointes, en pleurant, il me conjura, me supplia de me rendre auprès de vous et de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous amener à son lit de mort.

—Faites que je meure en paix avec moi-même ! s'écria-t-il ; que je meure reconcilié avec la terre comme je le suis avec le ciel !

Que devais-je faire ? Je demandai au Seigneur de m'inspirer, de me conseiller, et j'entendis la voix d'un ange qui me disait : " Il faut pratiquer la charité, tu ne peux pas refuser à un mourant ce qu'il te demande. "

Je n'avais plus à hésiter et je dis au malheureux, qui attendait anxieusement ma réponse.

—Monsieur le comte, j'accepte la mission que vous me confiez et je la remplirai de mon mieux.

Il s'empara de mes deux mains et les pressa en me remerciant avec effusion.

Ses yeux s'étaient dilatés et il y avait comme un rayonnement sur son front.

Tout à coup son visage changea d'expression et refléta une indicible angoisse de l'âme.

—Ah ! malheureux que je suis, s'écria-t-il d'un ton douloureux, j'oublie que la comtesse de Verdraine est elle-même malade, que ses jours ont été en danger ! Elle ne pourra pas venir, elle ne viendra pas, la suprême consolation que j'espérais ne me sera pas accordée, je suis maudit, maudit !

Il eut un accès de désespoir effrayant et j'eus beaucoup de peine à le calmer.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la comtesse et elle paraissait fort troublée.

Après un silence, la religieuse reprit :

—Ce matin, à onze heures, madame la comtesse, je me suis mise en route et me voilà devant vous ; vous connaissez la mission toute de charité dont je me suis chargée, j'attends la réponse.

Paule appuya sa main sur son cœur qui battait avec violence et elle resta un long instant pensive, la tête inclinée sur sa poitrine.

Qu'allait-elle faire ou plutôt que devait-elle faire ?

Si elle eût encore aimé le comte de Verdraine, elle aurait senti en elle des déchirements ; ce qu'elle éprouvait n'était qu'un sentiment de commisération ; non, elle ne l'aimait plus ; mais il était son mari, il était le père de ses enfants et, à ce double titre, elle lui devait encore quelque chose, au moins ces paroles de pardon qu'il attendait d'elle. Il allait mourir et il l'appelait : pouvait-elle ne pas répondre à cet appel suprême ? Il avait des regrets, des remords, il avait le repentir ; pouvait-elle ne pas aller lui dire : je vous pardonne ? Non, pour elle et ses enfants elle ne pouvait pas rester sourde à la prière du mourant. Son devoir était tout tracé, elle ne devait pas hésiter à l'accomplir.

Elle releva la tête et essuya ses larmes.

—Ma sœur, dit-elle, je suis encore bien faible ; mais il s'agit d'un grand devoir à accomplir et la force ne saurait me manquer. Vous êtes venue me chercher, je suis prêt à partir avec vous.

La religieuse, qui avait sans doute commencé une prière, l'acheva par un signe de croix.

—Madame la comtesse, dit-elle simplement, voilà la réponse que j'attendais.

—A quelle heure serons-nous à Alperine ?

—Nous arriverons sûrement avant la nuit. Vous verrez immédiatement notre pauvre malade ; ensuite je vous emme-

nerai dans notre maison où vous serez accueillie comme une sœur. Si vous désirez rester à Alperine pour recevoir le dernier soupir de votre époux, vous le pourrez sans nous causer aucune gêne ; dans le cas contraire, la voiture que j'ai louée ce matin vous ramènera demain à Bellombe.

—Je verrai, répondit Paule, cela dépendra de mes forces. Mais ces dépenses que vous faites, ma sœur, j'aurai à vous les rembourser.

—Mais vous n'avez rien à rembourser, madame la comtesse ; l'argent que je dépense est celui de M. le comte, qui m'a remis cent francs hier soir. J'ai pris moi-même cette somme dans la valise de M. de Verdraine où il y a encore un millier de francs.

—C'est bien, ma sœur.

La comtesse appela les époux Gaspard et les mit rapidement au courant de ce qui se passait.

En apprenant que la comtesse allait partir, emmenée par la religieuse, l'homme et la femme furent consternés.

—Il le faut, dit Paule.

—Si seulement vous étiez complètement guérie.

—Rassurez-vous, dit la religieuse, Mme la comtesse sera bien soignée par moi.

—Madame la comtesse, reviendrez-vous demain ? demanda Gaspard.

—Je ne sais pas encore, mon ami ; mais s'il ne m'est pas possible de revenir immédiatement, je vous écrirai ce soir même et vous recevrez ma lettre demain soir.

Paule, nous le savons, n'avait que les vêtements qu'elle portait ; ses bottines avaient été remises à neuf par le cordonnier et, seul, son chapeau avait été remplacé par un autre très simple et pas cher qu'Annette avait fait venir de Belley.

Mais Mercédès lui avait laissé du linge et quelques centaines de francs.

Elle eut vite achevé de s'habiller. Mme Gaspard lui prêta un grand châle dont elle s'enveloppa.

Elle n'était pas richement mise, la pauvre comtesse ; mais cela lui importait peu. Le temps de la coquetterie était passé.

Elle mit cent francs dans sa poche et dit à la religieuse :

—Ma sœur, je suis prête.

Elle embrassa Annette et serra la main de l'ancien saltimbanque. Les deux vieux avaient la larme à l'œil. Ils n'avaient rien à dire, mais ça les tracassait tout de même de la voir partir. Enfin il le fallait.

Les chevaux avaient mangé et bu, et le cocher attendait, répondant oui, non ou je ne sais pas à quelques curieux qui s'étaient groupés devant la maison et l'interrogeaient.

Quand il vit paraître la comtesse et la religieuse accompagnées de Gaspard et de sa femme, le cocher grimpa vite sur son siège. Paule prit place la première dans la voiture et la religieuse s'assit à côté d'elle. On se fit des signes d'adieu. La voiture s'ébranla et aussitôt sur le chemin, les chevaux partirent au grand trot.

On questionnait Gaspard et sa femme ; on voulait savoir si la dame inconnue reviendrait.

—Oui, elle reviendra.

—Quand ?

—Demain ou après-demain ; mais elle ne restera plus que quelques jours à Bellombe.

Les vieux suivaient du regard la chaise de poste ; elle était maintenant sur la grande route, loin déjà ; soudain, elle disparut dans une descente et l'on ne vit plus que des nuages de poussière s'élevant dans l'air.

Les questionneurs revenaient à la charge.

—Je n'ai plus rien à vous dire, leur dit Gaspard.

Et lui et sa femme rentrèrent chez eux et fermèrent leur porte.

—Je suis triste, j'ai l'âme en peine, dit le mari.

—Je suis comme toi, répondit Annette.

—J'ai beau me raisonner, me dire que je suis bête, j'ai de l'inquiétude ; c'est comme le pressentiment d'un nouveau malheur.

Annette laissa échapper un long soupir.

III.

L'ENLÈVEMENT

La chaise de poste filait avec la rapidité du vent et à la façon dont trottait les chevaux, la comtesse se disait qu'il ne mettraient guère plus de deux heures à faire le trajet.

—Mettez-vous bien à votre aise, madame la comtesse, avait dit la religieuse.

Elle-même s'était installée dans son coin, avait ouvert son livre d'heures et s'était absorbée dans sa pieuse lecture.

Paule n'avait rien à dire à la sainte femme, plus rien à lui demander. Elle la laissa prier, se recueillit, et se livrant entièrement à ses pensées, se prépara à l'entretien qu'elle allait avoir avec son mari.

De temps à autre la religieuse jetait en dessous sur sa compagne un furtif regard. De temps à autre encore elle levait la tête et disait :

—Madame la comtesse, comment vous trouvez-vous ? Etes-vous bien ?

—Bien, ma sœur, merci.

Paule n'avait pas de montre à consulter ; mais elle se rendait compte du temps qui s'écoulait et pouvait le calculer sur la marche du soleil qui descendait rapidement vers le couchant ; elle commençait à s'étonner que l'on ne fût pas déjà arrivé.

—Peut-être, pensait-elle, pour que je ne sois pas effrayée de la distance, la bonne religieuse n'a-t-elle pas cru devoir me la faire connaître. Elle m'a dit huit lieues ; c'est peut-être douze ou quinze. Enfin, j'arriverai. Heureusement, je me sens à peine fatiguée. Comme je l'ai dit, ayant un devoir à accomplir, je ne peux pas manquer de force.

Elle retombait dans sa méditation et reprenait le cours de ses tristes pensées. Elle ne s'effrayait pas de se retrouver en présence du père de ses enfants ; mais elle ne pouvait se défendre contre une vague inquiétude. Elle allait le revoir mourant, peut-être à l'agonie, c'était bien triste. Et puis, que se passerait-il entre eux ?... Elle pensait aux heures de joie du passé si vite remplacées par des jours troublés, par la douleur, les souffrances, par toutes les amertumes ; elle pensait à sa petite Isabelle noyée, à ses fils, à ses parents, à Mercédès et aussi, en frissonnant, à Etienne Denizot. Alors malgré elle, elle interrogeait son cœur et elle sentait qu'il était mort, bien mort pour le comte de Verdraine. Elle plaignait son mari, avait pitié de lui ; de la pitié et son pardon, c'était tout ce qu'elle pouvait lui donner maintenant, à cet homme, qui avait été sans pitié pour elle, qui avait brisé sa vie... Pour elle, hélas ! elle n'avait plus rien à espérer, plus rien à attendre ; son avenir et son bonheur, étaient dans l'avenir et le bonheur de ses enfants. Oh ! comme elle les aimerait, comme elle veillerait sur eux ! Elle ne confierait qu'à elle seule le soin de leur éducation ; elle seule pouvait former leur cœur, faire de Georges et d'Edouard des hommes. Ah ! elle ne serait pas au-dessous de sa tâche ! Elle avait tout appris à la terrible école du malheur ! Ses enfants, qui allaient être orphelins, elle ne voulait vivre que pour eux, ne plus avoir de pensées que pour eux ! Avec quelle sollicitude, quel amour elle dirigerait leurs premiers pas dans la vie !

Mais son cœur était plein de douloureuses angoisses : à Saint-Amand, elle se trouverait près d'Etienne, et, non le voulût-elle pas, elle le verrait ; cette pensée la terrifiait. S'il allait deviner son secret ! Oh ! elle mourrait de honte ! Mais non, elle saurait le cacher, ce secret terrible, épouvantable.

Ses fils seraient près d'elle pour la protéger contre elle-même, ils seraient son égide, ils l'aideraient à arracher de son cœur ce fatal amour qui était devenu le pire de ses tourments.

Telles étaient, au milieu de bien d'autres, les pensées qui se heurtaient dans la tête de la comtesse.

Cependant elle avait vu le soleil se coucher, le jour déclinait, la nuit approchait.

La religieuse avait fermé son livre et disait son chapelet.

—Ma sœur, lui dit Paule, excusez-moi de troubler votre prière, mais j'ai à vous demander si nous n'arriverons pas bientôt ?

—Si, si, bientôt, ayez encore un peu de patience.

—Le temps ne vous paraît pas aussi long qu'à moi, ma sœur ; il me semble que nous avons fait beaucoup plus que huit lieues.

—C'est vrai ; je ne vous ai pas dit au juste la distance ; mais soyez tranquille, nous arriverons.

—Sans doute, seulement...

—Est-ce que vous vous sentez fatiguée ?

—Un peu ; mais je ne vous le cache pas, je suis en ce moment plus inquiète que fatiguée.

—Que vous êtes enfant ! fit la religieuse.

Et elle se remit tranquillement à égrener son chapelet.

Une heure s'écoula encore. La nuit était venue et les chevaux trottaient toujours, aiguillonnés souvent par la mèche du fouet.

L'inquiétude de la jeune femme allait toujours en augmentant ; elle était agitée, frémissante, et commençait à se demander si elle n'était pas tombée dans un piège. Elle pensa à M. de Miray et malgré elle un cri s'échappa de sa poitrine.

—Qu'avez-vous ? lui demanda la religieuse.

—Rien, répondit-elle, j'attends.

—Vous attendez ?

—Que nous arrivions.

Paule voulait paraître calme, mais sa voix était devenue tremblante.

—Elle se doute de quelque chose, pensa la religieuse.

A ce moment, on traversait un bois. La voiture s'arrêta. Paule voulut ouvrir la portière ; elle était fermée à clef.

—Nous ne sommes pas arrivées, dit la religieuse.

—Pourquoi s'arrête-t-on, alors ?

—Il y a des réglemens de police auxquels on doit se conformer ; le cocher allume ses lanternes.

C'était vrai, le cocher allumait ses lanternes, précaution nécessaire, car des gendarmes en tournée pouvaient être rencontrés. Mais le cocher s'était surtout arrêté pour permettre à un homme, qui attendait à cet endroit de la route, de monter sur son siège. Dans cet homme, nous reconnaissons le personnage qui s'était fait appeler Julien Forestier à Bel-lombe, le soi-disant ingénieur de la compagnie des chemins de fer économiques.

La veille, le faux ingénieur avait quitté Bello nbe précipitamment, disant qu'il était rappelé à Paris par son directeur. Il avait pris la voiture de Belley et c'était à Belley, probablement, qu'il avait laissé ses bagages dans un hôtel.

Les chevaux repartirent au petit trot et, au bout d'un quart d'heure ils s'arrêtèrent de nouveau. Les pauvres bêtes n'en pouvaient plus.

La comtesse regarda la portière. On n'était pas encore sorti du bois. A la lumière des lanternes, elle vit le cocher déterrer ses chevaux et les remplacer par deux autres avec l'aide de l'homme qui les avait amenés.

—Un relai ! fit la comtesse avec stupeur.

Cette fois, ses doutes se cristallisèrent en certitude, elle était tombée dans un piège. Toutefois, elle ne perdit point son sang-froid, et la colère qui s'empara d'elle aussitôt domina sa terreur.

Elle saisit violemment le bras de la religieuse.

—Vous m'avez trompée, lui dit-elle d'une voix terrible, l'habit que vous portez est un déguisement, vous n'êtes pas une religieuse, vous êtes une misérable, une lâche coquine ! Où me conduisez-vous, dites ? Où me conduisez-vous ?

—Vous le saurez quand vous y serez, répondit brutalement la femme, dont la voix et l'attitude venaient de changer subitement.

—Infâme ! infâme ! s'écria Paule en la secouant avec fureur.

—Laissez-moi, ma. laissez-moi donc, vous me faites mal.

—Vipère, je voudrais t'écraser la tête !

—Il faudrait d'abord que vous en eussiez la force, répliqua la fausse religieuse d'un ton ironique.

—Tu as raison, misérable femme, ce serait sottise d'user mes forces contre toi, je dois les conserver pour me défendre contre un autre misérable plus redoutable. Tiens, je te laisse, je ne veux pas plus longtemps me salir les mains.

—A votre aise, madame la comtesse ! fit la femme railleuse.

Et un rire strident éclata entre ses lèvres.

—Je m'éloigne de toi, reprit Paule, je ne veux plus te toucher ni t'approcher ; ton contact me donne le frisson, me fait frémir dans tout mon être d'horreur et de dégoût !

—Dites donc que vous avez peur, riposta la femme en ricanant, et que c'est la peur qui vous donne le frisson et vous fait frémir ; pourtant vous n'avez rien à craindre, on ne vous veut pas de mal, au contraire.

—Ce sont les lâches qui ont peur, et je ne suis pas lâche, moi, vous en aurez la preuve. Allez, je sais qui est votre maître, et ce qu'il veut ; ce qu'il espère, je le sais également ; mais qu'il prenne garde, et vous aussi, misérable, prenez garde !... Le ciel se lasse, à la fin, et la justice de Dieu a des châtimens épouvantables pour les infâmes.

La chaise de poste, emportée par les nouveaux chevaux, roulait avec une vitesse vertigineuse.

La comtesse essaya encore d'ouvrir la portière. Voyant que sous ses efforts étaient inutiles, au risque de se blesser, elle lança un coup de poing dans la vitre qui vola en éclats. Alors de toutes ses forces elle se mit à crier :

—A moi ! à moi ! Au secours ! au secours !

Mais la route était déserte, sa voix ne pouvait être entendue.

—Mais vous êtes folle de crier ainsi, lui dit la fausse religieuse.

Et la saisissant par les épaules, elle la tira en arrière et essaya de la terrasser. Mais elle avait compté sans la colère et le désespoir qui décuplaient les forces de la convalescente. Ce fut elle qui fut renversée au fond de la voiture, et Paule se remit à appeler :

—Au secours, au secours !

La chaise de poste s'arrêta.

La comtesse crut qu'elle avait été entendue, qu'elle allait être délivrée. Elle cria encore :

—A moi ! à moi !

Un homme parut à la portière, un homme que Paule ne connaissait pas. Elle poussa un cri de joie, car cet inconnu ne pouvait être qu'un défenseur, son libérateur.

—Sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi ! exclama-t-elle.

L'homme ouvrit la portière. La jeune femme voulut s'élan-cer hors de la voiture ; mais celui qu'elle avait pris pour un libérateur la repoussa avec violence et lui dit d'une voix sourde :

—Vos cris sont inutiles, personne ne viendra à votre secours, taisez-vous donc. Si nous est recommandé d'avoir pour vous les plus grands ménagements, mais notre sûreté avant tout ; si vous faites encore entendre votre voix, nous serons forcés de vous baillonner et, c'est le fait, de vous garrotter ; vous voilà avertie, tenez-vous tranquille.

La comtesse était terrifiée.

L'homme ferma la portière, fit jouer un ressort et un épais panneau de bois vint s'adapter contre le carreau brisé. La même opération fut faite de l'autre côté du véhicule, et la comtesse et la fausse religieuse se trouvèrent dans une obscurité complète.

L'homme, qui s'appelait de son vrai nom Bargoin, remonta sur le siège et la chaise de poste repartit à fond de train.

Paule, sous le coup de la terrible menace qui venait de lui être faite, restait immobile, comme pétrifiée. Au bout d'un instant, cependant, elle parvint à ressaisir sa pensée et put réfléchir.

Ainsi la fausse religieuse, qui avait si bien joué son rôle qu'elle était tombée dans le piège sans avoir eu seulement un soupçon, cette misérable femme avait avec elle deux compli-

ces, et l'homme qu'elle avait vu dans le bois avec les chevaux était aussi un complice, et peut être y en avait-il d'autres encore échelonnés sur la route, prêts à prêter main-forte à leurs camarades de la voiture.

Comme tout avait été combiné, préparé d'avance !

— Oh ! monsieur de Miray, monsieur de Miray, se disait-elle, quel terrible compte vous aurez à régler un jour !

Mais que faire ? Rien. Pour l'instant, elle ne pouvait que se résigner. Ce qu'elle avait si fort redouté arrivait : elle était prise : elle était entre les mains de son lâche ennemi. Mais tout n'était pas fini : Dieu qui ne l'avait jamais abandonnée, Dieu la protégerait encore ; et si Dieu, en qui elle mettait toute sa confiance, ne venait pas à son aide, elle jurait de se tuer plutôt que de permettre au misérable de la toucher seulement.

Mais ses enfants, ses enfants ! avait-elle le droit de mourir, quand elle venait d'être sauvée d'une mort presque certaine ? Avait-elle le droit de priver Georges et Edouard de leur mère ? Ne fallait-il pas qu'elle vécût pour eux ?

Elle ne voyait pas comment un secours pouvait lui venir, mais ce secours, elle l'espérait, et voilà pourquoi elle ne s'abandonnait pas au désespoir. Elle ne pouvait guère compter sur son père malade et sur Pierre Rouget, un vieillard ; mais elle avait des amis, Etienne, Mercédès, don Stéphano, Gaspard et sa femme. Bientôt, certainement, ils sauraient tous qu'elle avait été victime d'un lâche attentat et ils se mettraient à sa recherche.

La malheureuse cherchait ainsi à se rassurer, à se donner du courage. Du reste, la comtesse avait l'âme fortement trempée ; mûrie par le malheur, il y avait en elle une énergie indomptable ; elle avait la foi.

Cependant à ses tristes réflexions succéda une longue crise de larmes et de sanglots. Puis quand elle eut cessé de sangloter, de pleurer, elle tomba dans un effrayant état de torpeur. Pelotonnée dans son coin, elle ne faisait plus un mouvement.

Elle ne s'était pas perçue qu'on avait changé de chevaux une seconde fois, que le jour était venu, que le soleil montait et que depuis longtemps déjà la voiture s'était engagée au milieu des montagnes.

Elle ne sortit de son espèce d'engourdissement et ne reprit possession d'elle-même que lorsque la voiture s'étant arrêtée, les deux portières furent ouvertes en même temps.

La comtesse se redressa brusquement et jeta à droite et à gauche des regards égarés. De son côté était Bargoin, l'homme qui l'avait menacée de la baïonnette.

La comtesse tressaillit et détourna la tête avec une sorte de dégoût.

— Madame, lui dit le gredin, vous avez été docile, comprenant ce que vous aviez de mieux à faire ; je vous demande de l'être encore pour nous éviter d'user de violence. Nous sommes arrivés, veuillez descendre.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu et se renfonça dans la voiture où elle était seule maintenant, la fausse religieuse ayant déjà mis pied à terre.

— Madame, reprit l'homme en se rapprochant et avec un mauvais regard, si vous n'obéissez pas, je vais employer la force. J'ai là deux gaillards solides qui n'attendent qu'un signe de moi pour vous prendre et vous porter dans votre chambre.

Cette nouvelle menace produisit, comme la première, l'effet attendu.

La comtesse comprit que la résistance était impossible, et elle se disposa à sortir de la voiture. Elle était tout étourdie et avait les jambes brisées.

Bargoin, qui la vit chanceler et prête à tomber, avança les mains pour la soutenir et l'aider à descendre.

Paule eut un vif mouvement de répulsion.

— Arrière, misérable, arrière, ne me touchez pas ! s'écria-t-elle.

Elle mit pied à terre.

Trois hommes étaient là, à quelques pas d'elle : Bargoin, le

cocher et un autre, un troisième complice. Un peu plus loin, la fausse religieuse causait, très animée, avec une femme qui paraissait avoir une quarantaine d'années.

— Où suis-je ? se demanda Paule, cherchant vainement du regard un autre personnage.

La comtesse se trouvait en face de ruines qui devaient être celles d'une ancienne abbaye ou d'un château féodal du moyen âge autrefois fortifié à en juger par les hauts murs percés de meurtrières qui entouraient les ruines ; du reste, derrière ces murs, il y avait encore un fossé large et profond dans lequel poussaient à volonté toutes sortes de plantes. La voiture était entrée dans l'enceinte par une ouverture, la seule qui existât, en avant de laquelle il y avait eu un pont-levis et qui était fermée maintenant par une lourde porte de fer couverte de rouille.

Dans ce lieu désolé, à l'aspect sauvage et repoussant une tour carrée, massive, d'environ quarante mètres de hauteur, restait seule debout. Cette tour, espèce de donjon, avec larges meurtrières et créneaux, avait encore, malgré sa vétusté, quelque chose de fier, d'imposant et une apparence toute guerrière.

Au rez-de-chaussée et au premier étage elle avait sur chaque face une fenêtre garnie de solides barreaux de fer. Plus haut, le jour ne pénétrait à l'intérieur que par les meurtrières percées à égale distance les unes des autres et trois sur chaque côté. On avait le droit de supposer que cette construction, élevée pour la défense et observer les alentours, car elle dominait au sud et à l'ouest une longue vallée, avait pu servir aussi de prison.

L'abbaye ou le château avaient dû avoir de l'importance, car il avait occupé un vaste emplacement facile encore à mesurer par ce qui restait de ses murailles lézardées, aux pierres noircies par les pluies, rongées par le temps.

Il était facile de reconnaître que la destruction des bâtiments provenait d'un incendie et qu'après le sinistre les éboulements avaient été successifs. Entre ces pans de murailles qui paraissaient encore solides sur leurs assises, on ne voyait qu'un effrayant amas de décombres, pierres entassées, colonnes renversées, poutres brisées, au milieu desquelles, donnant asile à des crapauds, des lézards, des reptiles et une multitude d'insectes, croissaient des lierres, des ronces, des clématites, des orties géantes s'enchevêtrant comme les lianes d'une forêt vierge.

Bref, l'aspect général était répugnant et donnait le frisson. Sur toutes ces choses, froide, calme et sans trembler, la comtesse avait jeté des regards rapides.

La fausse religieuse avait cessé de parler à la femme. Bargoin fit un signe à cette dernière qui s'avança, et lui dit :

— Vous allez conduire madame à sa chambre.

La femme se tourna vers la comtesse :

— Madame, lui dit-elle, d'une voix qui n'avait rien de terrible, veuillez me suivre.

La comtesse, qui avait hâte de ne plus avoir sous ses yeux les trois bandits, suivit la femme sans prononcer une parole et sans avoir seulement un mouvement d'effroi. Elle était résignée. D'ailleurs, dans un court moment de réflexion, elle s'était tracé la ligne de conduite qu'elle allait suivre ; elle avait pris la résolution de ne rien laisser deviner de ses angoisses, de se concentrer en elle-même et d'employer tous les moyens, même la ruse, pour tenir tête au danger qui la menaçait. Elle se préparait à jouer un rôle.

IV

LA TOUR DU MOINE.

Ce fut au premier étage de la tour que la femme conduisit la comtesse en la faisant monter par un escalier de pierre en colimaçon, qui se continuait jusqu'au sommet.

Du premier étage de la tour on avait fait un logement assez

convenable qui se composait d'une petite pièce servant d'entrée, d'une grande chambre à coucher et d'un vaste cabinet de toilette.

Le mobilier, en vieux noyer, n'était pas riche, mais propre et dans un bon état de conservation ; un lit sans rideaux, une table de nuit, au milieu de la pièce, une autre table ovale, genre guéridon, recouverte d'un tapis presque neuf, un canapé, deux fauteuils, des chaises, une armoire.

— Madame sera très bien ici, dit la femme.

— Je l'espère, répondit Paule.

La femme ouvrit l'armoire et la comtesse fut surprise de la voir pleine de linge.

— Tout ce linge est à vous, madame.

— Ah ! fit Paule.

Elle regarda et reconnut que l'armoire, en effet, contenait non seulement son linge à elle, mais encore celui de ses enfants laissé aux Bergères.

— C'est moi qui ai rangé tout cela, reprit la femme en souriant d'un air satisfait.

— Je vous remercie. Comment vous appelez-vous ?

— Noémie, pour vous servir.

— Êtes-vous réellement ma servante ?

— Mais oui, madame.

— C'est bien, nous verrons cela.

— Madame veut-elle voir comment j'ai arrangé ses autres affaires ?

— Mes autres affaires ? répéta la comtesse.

— Vos robes, vos manteaux et les autres choses.

La femme ouvrit la porte du cabinet.

— Voyez, madame, dit-elle.

Les effets d'habillement de la comtesse, de Georges et d'Edouard étaient suspendus à des patères ; dans les tiroirs de la commode-toilette, que la femme ouvrit, se trouvaient les guipures, les rubans, les dentelles, les parures, et autres objets de fine lingerie.

Au fond du cabinet, Paule vit les malles, vides maintenant, qui avaient été transportées du pavillon des Bergères à la tour.

En pensant à ses enfants, son cœur se serra douloureusement, un sanglot lui monta à la gorge et elle dut faire de violents efforts pour empêcher ses larmes de jaillir. Devant la femme elle ne voulait pas pleurer. Elle étouffa un soupir et d'une voix ferme :

— Noémie, dit-elle, je vois que vous êtes une femme d'ordre et je crois que nous pourrions nous entendre.

— C'est à peine si je connais madame, répondit la femme, mais je peux dire que j'ai déjà de l'affection pour madame et elle peut être sûre que je mettrai tout mon zèle à la servir.

La comtesse regarda fixement son étrange géolière, scrutant sa pensée, et se dit :

— Elle est peut-être sincère.

Toutes deux étaient revenues dans la chambre.

Le bruit sourd du roulement d'une voiture arriva jusqu'à elles.

La femme courut à la fenêtre.

— Ce sont eux qui s'en vont, dit-elle.

C'était vrai ; les ravisseurs de la comtesse s'éloignaient et le mari de Noémie refermait la porte de fer rouillée.

— Madame, reprit la femme, vous avez probablement besoin de prendre quelque chose ; qu'est-ce que je vais pouvoir vous donner à manger ?

— Je puis attendre encore, nous parlerons de cela tout à l'heure.

Une grande surexcitation avait soutenu la comtesse jusqu'à ce moment ; mais se sentant subitement extrêmement fatiguée, elle se laissa tomber sur le canapé et fit signe à Noémie de s'asseoir en face d'elle.

Il y eut un moment de silence.

— Avez-vous le temps de causer avec moi ? demanda Paule.

— Tout le temps que madame voudra.

— On ne saurait mieux répondre. Noémie, je ne sais si je

me trompe, mais je ne crois pas que vous soyez une méchante femme.

— Oh ! madame, mais pourquoi serais-je méchante ?

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Depuis quelques temps nous étions sans place, mon mari et moi ; on lui a parlé d'une bonne place pour nous deux, il a accepté et l'on nous a amenés à la tour où nous sommes depuis cinq jours, vous attendant.

— Au service de qui êtes-vous ?

La femme parut étonnée et répondit :

— Mais au vôtre, madame.

— Oui, au mien ; mais vous avez un autre maître.

— Ça, je l'ignore ; mais vos paroles me donnent à réfléchir. Je ne sais pas tout, madame, Romain ne me dit que ce qu'il veut.

— Qui est-ce, Romain ?

— Mon mari, madame.

— Qui vous a amenés ici, à la tour ?

— Un monsieur que je ne connais pas.

— Votre mari le connaît-il ?

— Je le pense. Il y a dans ce qui nous arrive bien des choses que je ne m'explique pas, et quand je questionne Romain à ce sujet, il me ferme brusquement la bouche : " Tais-toi, laisse-moi tranquille, ça ne te regarde pas, c'est mon affaire et pas la tienne."

— Néanmoins votre mari a de l'affection pour vous et il doit être un brave et honnête homme ?

Noémie étouffa un soupir et devint très rouge.

— Je n'ai pas trop à me plaindre de lui, répondit-elle, mais il est bien changé depuis quelques années ; nous avons eu des malheurs, beaucoup de misère, son caractère s'est aigri.

La comtesse vit que la femme était embarrassée ; elle n'insista pas et reprit :

— Connaissez-vous les deux hommes et la femme, la religieuse, qui m'ont amenée ici ?

— Non, madame, c'est mon mari qui les connaît.

— Je vois à vos manières, à la façon dont vous vous exprimez que vous avez servi dans de bonnes maisons pendant des années.

— J'ai quarante ans, madame, et depuis l'âge de quinze ans je suis domestique.

— Vous avez dû faire de belles économies ?

— Oh ! des économies ! fit la femme en souriant amèrement.

La comtesse devina dans ce sourire une plainte contre le mari. Elle reprit :

— Vous avez été femme de chambre ?

— Oui, madame.

— Où cela ?

— A Paris d'abord ; de Paris, je suis venue à Grenoble et ensuite je suis allée à Lyon.

— C'est à Lyon que vous vous êtes mariée ?

— Non, madame, je me suis mariée à Grenoble.

— Vous êtes restée longtemps à Grenoble ?

— Trois ans seulement, et j'ai quitté cette ville où je me plaisais, où j'étais on ne peut plus heureuse, à la suite d'un malheur épouvantable dont le souvenir me fait encore frissonner de terreur et d'horreur. Vous avez probablement entendu parler de cela, madame. J'étais alors la femme de chambre de Mme de Reybole, qui était aussi belle que bonne et je crois bien la jeune femme la plus charmante de Grenoble. Son mari, M. de Reybole écrivit vieux et, pour son malheur, elle devint l'amante du jeune comte Maxime de Verdraine.

Paule, qui était sous le coup d'une violente émotion, s'étonna que Noémie lui parlât de Mme de Reybole et du comte de Verdraine absolument comme si cela ne la touchait en rien. Mais elle ne laissa rien voir de ce qu'elle éprouvait.

— M. de Reybole, poursuivit l'ancienne femme de chambre, finit par avoir connaissance des relations de sa femme avec le jeune comte. Sa vengeance fut terrible...

— Oui, oui, je sais, dit la comtesse d'une voix oppressée, M. de Reybole a tué sa femme et s'est suicidé ensuite.

Hélas ! oui, madame ; c'est moi qui suis entrée la première dans la chambre de ma pauvre maîtresse et je crois la voir encore étendue sur son lit, raide, glacée, couverte de sang. (C'était horrible, horrible !)

— Laissons cela, Noémie, je vois que ces souvenirs vous impressionnent vivement ; vous êtes toute tremblante.

— C'est vrai, madame. Ah ! Je ne peux pas penser à ces choses sans que ça me fasse un mal affreux.

— Eh bien, tâchez de n'y plus penser. Noémie, savez-vous qui je suis ?

— Non, madame.

— Comment, vous ne savez pas mon nom ?

— Je ne le sais pas, madame.

— Ah !... Mais votre mari doit savoir qui je suis, lui ?

— Je crois être sûre que Romain ne connaît pas non plus le nom de madame.

— Voilà qui est singulier, murmura la comtesse. Eh bien ! Noémie, continua-t-elle en élevant la voix, puisque l'on ne vous a point dit qui j'étais, et cela pour des raisons que j'ignore et que je ne veux pas chercher à deviner, je resterai pour vous une inconnue.

— Je n'ai pas besoin de savoir le nom de madame pour la bien servir.

— C'est bien, merci. On vous a amenés ici, vous et votre mari, pour servir ou plutôt pour garder une femme dont on ne vous a pas appris le nom : voulez-vous ou pouvez-vous me dire quelles recommandations vous ont été faites ?

— Nous devons avoir pour vous les plus grands égards, vous donner à manger, si cela nous est possible, tout ce que vous désirerez. Mon mari est allé au village hier soir et a apporté des provisions. Madame nous fera connaître ses goûts et elle aura à ses repas ce qu'elle demandera, si toutefois nous pouvons nous le procurer.

— Sous le rapport de la nourriture je ne suis pas difficile, je mange de tout, il vous sera donc facile de me satisfaire. D'ailleurs, si vous le voulez bien, et cela me fera plaisir, je prendrai mes repas avec vous et votre mari.

— Oh ! madame.

— Je tiens absolument à manger avec vous, à votre table, et du même plat.

— Mais pourquoi ?

— J'ai mes raisons.

— En ce cas je n'ai plus rien à dire.

— Aurai-je le droit de sortir, d'aller où il me plaira ?

La femme baissa la tête.

— Eh bien ! fit la comtesse ; répondez-moi.

— Nous avons reçu l'ordre de veiller sur vous sans cesse et de ne pas vous laisser franchir l'enceinte de la tour.

— Ah ! vous voyez bien que vous obéissez à un maître, à l'homme qui vous paye ! Cet homme, ce maître, vous ne le connaissez pas, Noémie, mais je le connais, moi. Est-il ici en ce moment, dites ?

— Non, madame.

— Quand doit-il venir ?

— Je ne sais pas, peut-être aujourd'hui, peut-être demain.

— C'est bien ; qu'il vienne, je l'attends ?

— Si j'en juge par ce qu'il a dit, il aime beaucoup madame.

— Je sais comment il m'aime et je sais aussi tout ce que je peux attendre de lui. Ordre vous a été donné de veiller sur moi sans cesse et de ne pas me laisser franchir cette enceinte ; cette réponse que vous m'avez faite ne m'a point surprise, je l'attendais. Ainsi, me voilà dans une prison, je suis séquestrée.

— Madame pourra se promener dans l'enclos aux heures qu'elle voudra.

— Oui, répliqua Paule avec amertume, comme on permet aux détenus de se promener dans le préau de la prison. Je suis emprisonnée, je suis séquestrée, vous dis-je, et votre mari et vous-même, bien que vous ne soyez pas une mauvaise femme, vous êtes mes geôliers.

— Madame, dit tristement Noémie, tout ce que je pourrai faire...

— Qu'est-ce que vous pouvez faire, vous ? interrompit brusquement la comtesse, rien, rien, votre mari est là. Votre mari, je sais déjà quelle espèce d'homme il est, je n'ai rien de bon à attendre de lui. Il a accepté un service, il doit le faire : il faut qu'il gagne la somme que son maître lui a promise. Il est le complice d'une machination infâme, peu lui importe, il ne sait rien ou ne veut rien savoir ; c'est l'affaire des autres ; un drame se prépare, on lui donne un rôle à jouer, il le jouera, mais ça lui est égal, ce n'est pas lui qui a fait la pièce, qui en a combiné les péripéties, il n'est qu'un exécutant. Il a un maître qui le paie, il lui obéit, c'est son devoir ; et il ne se demande pas si ce qu'il fait est mal ; non, sa conscience est tranquille.

Mais en vérité ai-je le droit de me plaindre quand je trouve en vous, Noémie, une âme compatissante ! Que serait-ce donc, grands dieux, si vous étiez une mauvaise femme et comme les autres une misérable ? Vous n'êtes pas une complice, je le vois, j'en suis sûre maintenant. Vous êtes venue ici avec votre mari, sans bien savoir pourquoi, parce que votre mari vous domine, parce que vous le craignez et qu'il vous a dit : Viens, je le veux !

— C'est vrai.

— Noémie, puis-je avoir confiance en vous ?

— Oui, madame, oui, répondit la femme d'une voix assurée et prête à pleurer.

— Vous m'apportez une consolation dans mon malheur et, plus encore, un espoir. Je remercie le ciel qui ne m'a pas abandonnée. Noémie, j'ai besoin que vous ayez pitié de moi, j'ai besoin de votre dévouement.

— Je vous le promets, madame.

— Je ne vous demande pas d'entrer en lutte contre votre mari : il faut, au contraire, qu'il ne se doute point que vous êtes disposée à lui être utile et, si c'était nécessaire, à me défendre.

Il faut que vous sachiez d'abord que j'ai été amenée ici malgré moi ; je suis tombée dans un piège que m'a tendu cette femme que vous avez vue habillée en religieuse. La misérable n'est pas une religieuse ; elle en a pris le déguisement et en a joué le rôle pour me tromper. J'ai été enlevée, et la fausse religieuse et les deux hommes qui étaient avec elle sont mes ravisseurs.

— Mon Dieu, mais c'est abominable !

— Il y a des gens qui ne reculent pas devant un crime. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas ? que les trois misérables qui étaient ici tout à l'heure servent le même maître que votre mari.

Je vous ai dit que je le connaissais, ce maître ; je le connais trop, hélas ! et j'ai tout à redouter de lui.

Je n'ai pas peur d'être empoisonnée, ce n'est pas à ma vie que l'on en veut ; mais j'ai à me tenir sur mes gardes, à m'entourer de toutes sortes de précautions, à me méfier de tout et sans cesse. J'ai à craindre que votre mari ne jette dans les aliments qui me seront présentés ou ne mêle à l'eau que je boirai une substance somnifère quelconque, un narcotique qui me plongerait dans un profond et lourd sommeil et me livrerait sans défense à mon terrible ennemi.

Voilà pourquoi je ne veux manger que des choses que vous mangerez vous-mêmes sous mes yeux et ne boire que la même eau que vous boirez. Pour éviter ce que je crains, je vous le dis, Noémie, je me laisserais mourir de faim.

— Vos paroles me glaçant de terreur, madame.

— Ah ! vous comprenez que je cours ici d'effroyables dangers. Je vais écrire aujourd'hui deux ou trois lettres que vous porterez vous-même à la poste ; comme cela je serai sûre qu'elles arriveront à destination. Vous me donnerez ce qu'il me faut pour écrire.

— Ce que vous me demandez est impossible ; d'abord il n'y a ici ni papier, ni encre, ni plume ; et puis ce que vous ne savez pas, c'est que je suis comme vous emprisonnée. Il m'est défendu de sortir, et voudrais-je braver cette défense, je ne le pourrais pas. La porte est constamment fermée à clef ; dans

le jour mon mari a la clef sur lui, la nuit il la met sous son oreiller et il ne dort que sur une oreille.

La comtesse laissa échapper une plainte et resta quelques instants accablée.

Soudain elle se redressa, une flamme dans le regard.

— Pourtant je ne veux pas rester ici ! s'écria-t-elle, il faut que je m'échappe de cette prison, il le faut à tout prix et vous m'y aiderez, Noémie !

— Je le voudrais, madame, oui, je le voudrais, mais comment ?

— Nous profiterons d'une absence de votre mari.

— Chaque fois qu'il s'absentera, nous serons enfermées. Les murs sont hauts, impossibles à escalader.

— J'appellerai à mon secours.

— Vainement. Nous sommes dans un désert, personne n'ose s'approcher de ce lieu maudit.

— Quel nom lui donne-t-on, à ce lieu maudit ? ...

— On l'appelle la Tour du Moine.

— La Tour du Moine, répéta la comtesse ; j'ai entendu parler autrefois de cette tour... Ah ! nous sommes dans la Tour du Moine ! Mais alors nous ne sommes qu'à sept ou huit lieues de Grenoble et à trois ou quatre lieues de Verdaine ?

— Oui, madame

— Il y a une légende sur la Tour du Moine : à l'époque des guerres de religion qui ont ensanglanté le Dauphiné comme beaucoup d'autres parties de la France, il y avait sur ce vaste emplacement couvert de décombres et dont on s'éloigne aujourd'hui avec terreur, un château-fort et une abbaye qui portaient l'un et l'autre le nom de la Chaumarde.

Un jour, par trahison, dit-on, les calvinistes pénétrèrent dans la place et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvaient : le chateain et sa famille, l'abbé et ses moines.

Les réformés firent alors de la Chaumarde une véritable forteresse et la tour fut transformée en une prison où ils renfermaient des prisonniers de distinction, hommes, femmes, enfants et vieillards, qu'ils gardaient comme otages.

Le nombre des malheureux prisonniers augmentait toujours, ils étaient entassés dans la tour qui ne pouvait plus les contenir. Ils avaient pour geôliers trois cents soldats commandés par un capitaine.

Parmi les prisonniers se trouvait un vieux moine, un saint homme dont je ne me rappelle plus le nom ; ce vieux moine, monté sur la plate-forme de la tour, priait sans cesse, demandant à Dieu la délivrance de ses compagnons d'infortune.

Or un jour, tout à coup, d'épais nuages, noirs comme de l'encre, couvrirent le ciel. Un orage épouvantable éclata. De toutes parts, sans interruption, jaillissaient d'énormes éclairs accompagnés de coups de tonnerre formidables. Dix fois de suite la foudre tomba sur le château et l'abbaye. C'était une pluie de feu. Tout brûlait. Et sous les grondements du tonnerre, au milieu du bruit terrible des toitures qui s'enfonçaient, des murailles qui s'écroulaient, on entendait les cris désespérés des soldats. Tous périrent dans les flammes.

Seule la tour fut épargnée par l'immense incendie, et le lendemain, les prisonniers délivrés s'éloignèrent de la Chaumarde ayant à leur tête le vieux moine chantant le *Te Deum*.

— C'est effrayant, madame, dit Noémie toute tremblante, et je ne savais pas cela.

— Je suis ici prisonnière comme l'était autrefois les malheureux dont je viens de vous parler, et je me demande comment et par qui je pourrai être délivrée. Ainsi, vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Hélas !... Et tenez, madame, si mon mari soupçonnait seulement que je puisse le trahir, il me tuerait.

— Il vous tuerait, dites-vous ! Je ne me suis donc pas trompé, cet homme est bien un misérable.

— Ce n'est pas à moi à dire du mal de mon mari, madame ; il a des idées qui sont pas les miennes ; depuis que je suis mariée j'ai eu beaucoup à souffrir ; je ne suis pas heureuse.

— Vous n'êtes pas la seule, répondit Paule tristement.

Après un silence, elle reprit :

— Vous êtes restée longtemps près de moi ; dans votre intérêt et dans le mien, il ne faut pas que votre mari se doute que j'ai en vous une amie ; retirez-vous, laissez-moi.

La femme se leva, enveloppa la prisonnière d'un long regard et sortit de la chambre.

Au même instant une voix rude, éraillée, cria d'en bas :

— Eh ! dis donc, descendras-tu bientôt de là-haut ?

La comtesse frissonna en entendant ces paroles qui lui rappelaient le féroce Barbe-Bleu.

V

PATTE DE VELOURS

Vingt minutes plus tard, Noémie appela la comtesse pour déjeuner.

La femme avait parlé à son mari du désir manifesté par la dame de manger avec eux.

Romain étonné avait d'abord fait la grimace, puis cajolé par Noémie il avait fini par répondre d'un ton bourru :

— Soit, ça m'est égal.

Paule descendit et s'assit à table à la place que Noémie lui avait réservée. Elle avait sur son assiette deux œufs à la coque. Au milieu de la table fumait un ragoût de mouton. C'était le plat du matin.

L'homme remplit son assiette et se mit à manger glotonnement, affectant de ne pas regarder la comtesse ; il ne levait les yeux que pour jeter furtivement sur sa femme un regard qui n'était pas exempt de défiance. Il était sombre, avait l'air préoccupé. Il avait à peine salué la comtesse lorsqu'elle était entrée. Pendant les quinze ou vingt minutes que dura le repas, il ne prononça pas un mot. Pour lui, c'était assez de manger.

La comtesse seule avait des œufs à la coque. C'était une attention et une intention de Noémie. Elle mangea un œuf, et comme elle était en appétit, elle ne refusa pas un morceau de viande avec deux pommes de terre. L'homme et la femme avaient avant elle touché au ragoût, elle n'avait rien à craindre. L'homme ne buvait que du vin et remplissait souvent son verre ; elle but deux verres d'eau rouge, mais après avoir attendu que Noémie eût bu elle-même du vin mêlé d'eau. Si elle devait rester prisonnière un certain temps, c'est ainsi qu'elle ferait à chaque repas. Elle ne voulait pas se laisser prendre à un nouveau piège.

Remontée dans sa chambre, Paule, ne sachant que faire, pour tuer le temps, s'occupa à visiter son linge, ses robes et les effets de ses enfants. En pensant aux chers petits, elle pleura. Mais en s'intéressant à toutes ces choses qu'elle retrouvait dans sa prison, elle faisait diversion à ses douloureuses pensées.

M. de Miray n'ayant point paru, la journée se passa assez tranquillement.

La comtesse vit le soleil se coucher et se dit qu'elle ferait bien de se coucher aussi. Elle était brisée de fatigue, un long repos lui était nécessaire. Elle n'avait pas encore repris complètement ses forces et elle avait besoin de conserver celles qui lui étaient revenues.

La porte de sa chambre n'avait ni serrure ni verrou ; elle pouvait craindre d'être surprise dans son sommeil. Elle entassa devant la porte tous les meubles, à commencer par le canapé, qui était très lourd. Ainsi barricadée, elle se sentit quelque peu rassurée. On ne pouvait plus pénétrer dans sa chambre sans bruit.

Elle se mit à genoux et pria, demandant à Dieu de venir à son secours et pensant à ses enfants, à ses parents, à tous ceux qu'elle aimait.

Sa prière faite, elle se jeta tout habillée sur le lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Rien, pas même le cauchemar, ne vint troubler son repos ; elle eut au contraire des rêves consolateurs. Il faisait grand

jour quand elle se réveilla. Elle glissa à bas de son lit et s'étonna de se sentir forte et pleine de courage après tant de terribles émotions qu'elle avait éprouvées. C'était donc que Dieu ne l'abandonnait pas et qu'elle aurait le secours qu'elle attendait de lui.

Un gai soleil inondait la chambre de lumière. Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit ; ses regards embrassèrent le paysage qui s'étendait à perte de vue ; les arbres partout, rien que des arbres ; mais quelle belle verdure avec ses tons divers sur lesquels le soleil semait des étincelles dans un rutsellement de lumière dorée.

De tous les côtés, les oiseaux chantaient à plein gosier. La joie, le bonheur étaient partout. Des odeurs balsamiques montaient, comme envoyées par un immense encensoir, et embaumaient l'air et l'espace.

En présence de cette gaieté de la terre et du ciel, Paule se sentit un instant presque gaie, elle aussi. Mais ses mains touchèrent les barreaux de fer de la fenêtre qui lui rappelaient brusquement qu'elle était dans une prison.

Elle poussa un profond soupir. Hélas ! elle n'avait point à prendre part à cette belle fête de la nature ; ce n'était pas pour elle que le soleil brillait d'un si vif éclat, que les arbres s'étaient parés de cette admirable verdure, que ces doux parfums embaumaient l'air ; hélas ! il n'était pas pour elle non plus ce joyeux concert des oiseaux !

Au dehors la joie, au dedans la douleur ! Là les sourires, ici les larmes ! Le printemps, les beaux jours sont pour les heureux ; pour les malheureux, c'est toujours l'hiver, c'est-à-dire le soleil sans rayons, les champs sans fleurs, les bois sans verdure, les oiseaux sans chansons.

La comtesse, le regard perdu, était devenue songeuse.

Trois petits coups frappés à la porte l'arrachèrent à sa méditation.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Moi, madame, répondit la voix de Noémie.

— Que voulez-vous ?

— Je viens demander à madame si elle a besoin de moi.

— Non, pas maintenant, merci.

La femme s'éloigna.

Paule entra dans le cabinet. A côté de la commode-toilette, il y avait un broc rempli depuis la veille sans doute d'une belle eau claire. Rien, d'ailleurs, ne manquait au lavabo, ni les brosses, ni le savon, ni le peigne à cheveux.

La jeune femme procéda à sa toilette, et pour la première fois depuis son départ des Bergères, y mit un certain soin. Elle peigna ses magnifiques cheveux et se coiffa avec goût. Elle changea de linge, mit ses pieds dans des pantouffles de satin noir, puis ayant choisi un costume dans sa garde-robe elle acheva de s'habiller. La robe, vieille de trois ans, était à peine défraîchie ; elle n'était plus à la dernière mode, sans doute, mais elle allait fort bien à la comtesse et faisait admirablement ressortir toutes les grâces de sa personne.

Pourquoi, dans la situation cruelle où elle se trouvait, Paule s'habillait-elle ainsi ? Pourquoi cette espèce de retour à la coquetterie ? Si ces questions eussent été adressées à la comtesse, peut-être n'aurait-elle pas su y répondre.

Elle avait agi machinalement, dirigée par un instinct plutôt que par une pensée.

Elle remit en place les meubles de sa chambre et reçut une courte visite de Noémie, qui avait eu une scène avec son mari pour avoir causé trop longtemps, la veille, avec la prisonnière, et qui prit le temps, néanmoins, de complimenter Paule sur sa toilette et la façon dont elle avait arrangé ses cheveux.

La comtesse descendit quand on l'appela pour déjeuner et tout de suite après remonta. L'homme n'avait pas été avec elle autrement que la veille, il ne lui avait pas adressé la parole et avait évité avec soin de rencontrer son regard, sentant bien qu'elle l'observait et probablement aussi parce que, comme tous les gredins, un regard honnête lui faisait peur.

M. de Miray allait-il venir ?

La comtesse était prête à le recevoir, puisqu'elle ne pouvait

se soustraire à la visite du misérable. Que se passerait-il entre eux ? Cette interrogation contenait bien des craintes. Paule ne s'effrayait pas outre mesure, cependant ; elle était résolue à rester calme, complètement maîtresse d'elle-même, à contenir la fureur qui grondait en elle sourdement. Malgré cela, elle était très agitée, avait des impatiences nerveuses.

† Un peu après midi, Noémie monta rapidement l'escalier, entra dans la chambre et, très émue, dit à Paule :

— Mon mari m'a prévenue, le monsieur va venir ; Romain est en faction à la porte, prêt à l'ouvrir.

— Merci, répondit la comtesse, dont le cœur se mit à battre très fort.

La femme se hâta de redescendre.

Un quart d'heure après M. de Miray arriva à cheval. Il confia l'animal à Romain et dit à Noémie, qui était comme clouée au sol :

— Où est la dame ?

— Dans la chambre.

Paule entendit le pas de son ennemi retentir sur les marches de pierre de l'escalier.

— Soyons calme, soyons forte, se dit-elle, je ne dois pas trembler devant cet homme.

M. de Miray parut. Il n'y avait plus la moindre trace d'émotion sur le visage de la comtesse. Elle était assise dans un fauteuil, elle ne se leva point.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Miray, dit-elle avec une aisance parfaite, je vous attendais.

— Ah ! vous m'attendiez... balbutia-t-il.

Et il resta tout, décontenancé devant le calme froid de la comtesse, quand il s'attendait à voir des larmes, à entendre des paroles de colère.

— Oui, monsieur, je vous attendais, reprit la comtesse, car j'ai dû penser, et cela avec raison, que vous m'aviez fait appeler ici pour avoir la satisfaction de me voir et de causer avec moi.

— C'est vrai, madame.

— Je ne me lève pas, et vous voudrez bien que je reste assise ; vous n'ignorez pas que je sors à peine d'une cruelle maladie, je suis encore excessivement faible. Mais ne restez pas debout, monsieur, prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir. Il s'assit en ébauchant un sourire.

— Je vous dois mes félicitations, monsieur de Miray, poursuivit la jeune femme ; vous savez admirablement choisir les gens dont vous vous servez ; ils sont d'une habileté et d'une adresse rares ; votre religieuse a été superbe ; son ardeur à prier, ses grands signes de croix, sa piété exemplaire m'ont fort édifiée. Je vous conseille de vous recommander à ses prières, ajouta-t-elle avec ironie.

De Miray eut encore un sourire forcé. Le regard clair et profond de la comtesse le gênait singulièrement.

— Enfin, continua-t-elle, grâce à vos excellents chevaux, le voyage s'est fait rapidement et tout s'est bien passé. Vous aviez recommandé qu'on eût des attentions pour moi ; je n'ai pas à me plaindre de vos gens ; ils ont été convenables et ont certainement droit à une récompense que vous ne manquerez pas de leur offrir. Bref, me voilà ici parce que vous l'avez voulu, et vous me rendez visite ; qu'avez-vous à me dire ?

— (Que je vous aime.

— Ce n'est pas du nouveau pour moi ; vous savez ce que je vous ai déjà répondu et il est inutile que je le répète ; en vérité, monsieur de Miray, si vous n'aviez que cela à me dire, ce n'était pas la peine de vous déranger et vous auriez pu ne pas dépenser votre argent pour me faire voyager malgré moi ; vous pouviez faire un plus noble emploi de cet argent, monsieur, en le donnant aux pauvres, par exemple.

— Paule, vous avez tort de prendre avec moi ce ton railleur ; vous oubliez que vous êtes ici en ma puissance.

— Non, monsieur, non, je n'oublie pas que je suis votre prisonnière ; mais je ne suis pas en votre puissance autant que vous le croyez. Vous êtes gentilhomme, et je veux croire encore que vous vous conduirez avec moi en gentilhomme.

—Telle est mon intention.

—Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

—Que vous vous donniez à moi librement.

—Cela, monsieur de Miray, ne l'espérez point.

—De gré ou de force vous serez à moi.

—De gré jamais, monsieur, jamais ! Et si vous osiez employer la force contre moi, je trouverais, je vous le jure, le moyen de me défendre. Mais si vous êtes audacieux, vous ne manquez pas de prudence, et vous savez que la violence est chose dangereuse, un acte criminel qui mène celui qui s'en sert devant des juges.

Vous m'avez fait enlever et, si je ne me trompe, un rapt ne compte pas parmi les bonnes actions. Vous avez été bien hardi, monsieur, et c'est à croire que vous ne redoutez rien, que vous vous placez au-dessus de la loi.

—Je ne crains rien, en effet ; je suis sûr de la femme et des hommes dont je me suis servi ; nul ne peut savoir qu'ils ont agi pour mon compte, nul ne pourra découvrir que vous êtes ici.

—Prenez garde de vous tromper.

—Je ne crains rien, vous dis-je ; j'ai pris mes précautions, et en admettant qu'on puisse me soupçonner, on ne pourra fournir aucune preuve contre moi ; personne, vous entendez, personne ne peut m'accuser.

—Il y a moi, monsieur.

—Vous ne sortirez d'ici que quand vous serez ma femme, car votre mari est mort, et alors vous aurez plutôt intérêt à me défendre qu'à crier sur les toits que je vous ai fait enlever.

—Monsieur de Miray, voulez-vous que je vous parle franchement ?

—Dites.

—Eh bien, mon mari n'est pas mort, et je ne serai jamais votre femme. Sans avoir réfléchi, aveuglé par la passion, par des sentiments mauvais, ne consultant que votre audace et un âpre désir de vengeance, vous vous êtes lancé dans une vilaine aventure où vous risquez votre honneur et votre liberté. Vous êtes riche, immensément riche, et parce que vous possédez des millions, vous croyez que la justice ne peut vous atteindre : vous vous dites : On ne touche pas à un homme comme moi !

Vous êtes dans l'erreur, monsieur de Miray, la justice est pour tous, aucune considération ne l'arrête ; si haut qu'il soit placé, elle frappe le coupable. Vous vous trompez encore quand vous croyez que personne ne découvrira que je suis enfermée ici ; je ne suis pas aussi abandonnée que vous le pensez ; il me reste encore quelques amis, ils voudront savoir ce que je suis devenue, ils me chercheront, et c'est à vous peut-être qu'ils viendront demander où est la comtesse de Verdraine. Vous dites que vous m'aimez...

—Oui, je vous aime ! je vous aime ! Vous voyez bien que la passion que vous m'avez inspirée me pousse à tous les excès ; je vous ai fait enlever par amour.

—Par amour, peut-être, mais certainement par vengeance. Il y a parfois de la haine dans l'amour, dans la passion, et je suis convaincue que vous me haïssez.

Il eut un geste de protestation.

—C'est ma conviction, continua Paule, et vous ne la détruirez pas. Malgré l'indignité de votre conduite envers moi, malgré cet enlèvement qui est une infamie, un crime, et une séquestration qui est un autre crime, je ne vous veux pas de mal. Si vous le voulez, j'oublierai et pardonnerai tout.

—Ah ! Et que dois-je faire pour rentrer dans vos bonnes grâces ?

—Rendez-moi ma liberté et laissez-moi retourner à Belcombe.

—Non, fit-il en secouant la tête.

—Vous ne savez pas ce qui vous attend, quel châtement vous est réservé.

—Vous êtes dans mes mains, je vous tiens, vous ne m'échapperez plus.

—Prenez garde, vous courez à votre perte.

—Je ne crains rien.

—Vous connaissez sans doute la légende de la tour du moine ; eux aussi ne craignaient rien, ces farouches soldats qui s'étaient emparés de la Chaumarde et enfermaient dans la tour des femmes, des enfants, des vieillards, et cependant la foudre du ciel les a tous frappés.

—Nous sommes loin de ce temps-là, et ce sont les enfants que l'on effraye avec Croquemitaine.

—Je vous donne un avertissement, monsieur, et vous ne voulez pas comprendre. Encore une fois, prenez garde. Vous ne voyez pas où vous allez ; quand il en est temps encore, arrêtez-vous, renoncez à vos sinistres projets. Mais comprenez donc que si je vous parle ainsi, c'est pour que vous n'ayez pas à rendre un jour de terribles comptes à la justice.

Rendez-moi ma liberté et je vous promets, je vous jure que personne ne saura jamais que vous m'avez fait tomber dans un piège et que par votre ordre j'ai été enfermée dans la tour du moine.

Mais c'est aujourd'hui même, c'est tout de suite que la liberté doit m'être rendue, car demain il serait peut-être déjà trop tard pour vous.

—Vous ne parviendrez pas à m'effrayer ; je vous le dis encore, je ne crains rien, je brave tout... N'espérez pas que je vous rendrai la liberté ; jurez-moi fidélité et ce soir vous rentrerez au château de Verdraine.

—Vous êtes fou, monsieur de Miray.

—Que je sois fou ou non, madame la comtesse, je ne changerai rien à ce que j'ai résolu.

—C'est bien, j'attendrai que l'on vienne me délivrer.

—Vous ne serez pas délivrée.

—Il faudrait pour cela que personne ne s'occupât de moi ; mais une femme ne disparaît pas ainsi tout à coup, sans qu'on veuille savoir pourquoi. On me cherchera.

—Peut-être, mais on ne vous trouvera pas.

—Alors, monsieur, répliqua froidement la jeune femme, je resterai votre prisonnière. Mon parti est pris, je suis résignée.

—Je laisserai votre patience.

—Je vous en défie.

—Vous voudrez revoir vos enfants, dit-il, en lui lançant un regard oblique.

Le visage de la comtesse prit subitement une expression de tristesse profonde.

—Mes enfants, mes chers petits ! murmura-t-elle.

—Oh ! je sais bien que vous les aimez, que vous les adorez.

—Oui, je les aime ; oui, je les adore ; ils sont le lieu qui m'attache à la vie. Si je n'avais pas mes enfants, continua-t-elle avec une sorte d'emportement, à l'instant, sous vos yeux, je me briserais la tête contre la muraille.

—Que dites-vous là, comtesse ? Quand on a comme vous la jeunesse et la beauté, on tient trop à la vie pour se tuer.

Il s'arrêta, attendant une réplique ; mais Paule restant silencieuse, il reprit :

—Je reviens à ce que nous disions ; vous adorez vos enfants et c'est sur votre amour maternel surtout que je compte pour vaincre votre résistance.

La comtesse eut dans le regard quelque chose d'indéfinissable.

Elle aurait pu lui dire :

—Toute ma force est là où vous croyez me trouver faible.

Mais elle resta muette et il continua :

—Je ne suis pas dupe, croyez-le, de la tranquillité que vous affectez devant moi ; je n'ignore pas ce qui vous est arrivé ! C'est après avoir perdu vos enfants que vous avez été trouvée, au milieu de la nuit, mourante sur un chemin ; ces malheurs sont arrivés par votre faute ; il ne fallait pas quitter les Bergères ; pourquoi êtes-vous partie ? Un coup de tête, une folie !... Et vous ignorez ce que sont devenus vos enfants, et vous êtes dans une inquiétude mortelle sur leur sort. Moi, comtesse, je sais ce qu'ils sont devenus, je sais où ils sont.

—Vous le savez ? s'écria-t-elle, l'interrogeant avidement du regard.

—Oui.

—Où sont-ils ? dites-le moi !

—Ils sont en lieu sûr ; je les ai retrouvés comme je vous ai retrouvée, et comme vous ils sont en ma puissance.

Un sombre éclair traversa le regard de la comtesse.

—Le fourbe ! il ne sait rien, pensa-t-elle.

Elle fut sur le point de lui crier :

—Vous mentez !

Mais elle eut assez de force et de prudence pour se contenir.

Lui, qui l'observait, se méprit sur la cause de son agitation et il fut convaincu qu'elle ignorait ce que Georges et Edouard étaient devenus, quand elle lui répondit d'une voix dont l'émotion simulée cachait l'ironie.

—Me voilà donc enfin tranquillisée au sujet de mes enfants, je vous remercie, monsieur de Miray.

Le baron se contenta de ses paroles, ignorant absolument comment le cœur d'une mère pouvait manifester sa joie ou sa douleur.

—Oui, comtesse, reprit-il, croyant avoir réussi à la tromper et s'en félicitant, vous pouvez être tranquillisée, vos enfants se portent bien et les soins ne leur manqueront point. Maintenant, quand vous voudrez les revoir, vous n'aurez qu'à m'en témoigner le désir, en m'accordant vos baisers d'amour que je ne cesserai pas de vous demander.

Paule soupira et secoua la tête.

—Alors, dit-elle tristement, je ne reverrai plus mes pauvres enfants.

—Si, si, vous les reverrez ; vous me détestez, je vous fais horreur, vous me l'avez dit ; malgré cela j'ai la prétention de croire que vos sentiments à mon égard changeront ; vos enfants d'une part, de l'autre la solitude et le silence auront sur vous une influence qui me sera favorable. Après m'avoir détesté, vous m'aimerez. Alors vous serez à moi, nous serons l'un à l'autre et je ferai de vous la plus heureuse des femmes. Réfléchissez, comtesse, réfléchissez bien, et vous comprendrez que vous ne devez pas hésiter entre une existence misérable et la vie luxueuse que je vous promets, une vie de plaisirs sans cesse renouvelés.

Si l vous répugne de rentrer à Verdraine, j'ai un autre château ; si vos scrupules vont jusqu'à ne pas vouloir rester en France, eh bien, nous irons à l'étranger, en Italie, en Hollande, en Russie, en Amérique, enfin où vous voudrez ; dans n'importe quel pays nous vivrons de notre bonheur.

Paule, Paule, laissez-vous convaincre. La passion désespérée est mauvaise conseillère et je suis décidé à tout faire pour vous posséder. J'ai pu avoir la pensée de me venger de vous, c'était de l'irritation que vous aviez fait naître ; mais l'amour l'emporte sur mes ressentiments. Je vous aime et il faut, je veux que vous m'aimiez.

Voyant que la comtesse restait muette, songeuse, il reprit, après un silence :

—Je ne vous fais aujourd'hui qu'une simple visite ; je suis venu vous dire : examinez bien votre situation et réfléchissez, comtesse, vous en avez tout le temps, j'attendrai. Vous m'avez mis au défi de lasser votre patience ; mais, dans votre intérêt et dans le mien, puisque vous ne me voulez pas de mal, ne laissez pas la mienne. Si vous me faisiez sortir de la réserve que je m'impose aujourd'hui, je ne répondrais plus de moi.

—J'examinerai ma situation, monsieur de Miray, répondit Paule, qui ne tenait pas à ce que le tigre montrât ses griffes, et puisque vous m'en donnez tout le temps, je réfléchirai.

—C'est bien. Je vous quitte et je ne reviendrai que dans quelques jours. Vous m'avez dit que j'étais prudent, c'est vrai ; aussi est-ce par mesure de prudence que je ne vous reverrai pas avant quatre ou cinq jours ; d'ici là vous aurez pris, je l'espère, une décision conforme à mes désirs. Dans le cas contraire, c'est moi qui serai forcé de prendre une résolution définitive.

Sur ces paroles menaçantes, il se leva et tendit la main à la jeune femme, qui n'avança pas la sienne.

Son regard eut une lueur fauve et il se mordit les lèvres.

—Soit, dit-il sourdement, nous verrons plus tard.

Et il sortit en grognant son dépit.

Paule laissa échapper un long soupir de soulagement. Puis, les bras levés vers le ciel, elle murmura les noms de Mercédès et d'Etienne. C'était lui et elle qu'elle appelait à son secours ; c'était d'eux qu'elle attendait sa délivrance.

VI

AFFREUSE NOUVELLE

C'était entre Pierre Rouget et nos personnages de Bellombe qu'une correspondance assez active s'était établie et se maintenait.

Après que la Papillonne eût quitté la comtesse, Gaspard avait écrit souvent pour donner des nouvelles de la malade. Celle-ci avait écrit à son tour, dès qu'elle avait été assez forte pour le faire. On avait commencé à adresser les lettres à l'ancien sédat. On continua.

Dans sa dernière lettre à son grand père, Paule lui disait qu'elle espérait, dans sa prochaine lettre, fixer le jour où sa mère pourrait venir la chercher.

Cette lettre de Paule était arrivée à Saint-Amand le vendredi matin, la veille de l'enlèvement. Tout le monde s'était réjoui, et en attendant la lettre annoncée, qui ne pouvait tarder à arriver, Mme Pérard et Mélie se préparaient à partir.

On recevait des nouvelles de Bellombe tous les deux jours, que ce fût Gaspard ou la comtesse qui écrivit, et il était rare qu'on attendit une lettre trois jours. On devait donc recevoir le dimanche matin une lettre de Paule ou de Gaspard. Elle ne vint pas. Le lundi le facteur fit sa distribution à l'heure ordinaire. Rien. Le mardi, pas de lettre encore.

Le lundi on avait été étonné, le mardi ce fut de l'inquiétude, et comme la lettre impatiemment attendue n'arriva pas le mercredi, on passa de l'inquiétude à l'effroi.

Ce silence était singulier et avait, en effet, quelque chose d'effrayant.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

On ne savait que penser ; on ne savait quoi s'imaginer.

La malade avait-elle eu une rechute ?

Mais dans ce cas Gaspard aurait prévenu. Pourquoi n'écrivait-il pas ?

Les mères sont toujours disposées à s'effrayer plus que de raison quand il s'agit de leurs enfants ; la mère de Paule alla jusqu'à supposer que sa fille était morte et qu'on n'osait pas le lui dire. Elle eut une explosion de douleur que son père, Mme Denizot et Etienne eurent beaucoup de peine à calmer.

Toutefois, on ne pouvait en douter, il y avait quelque chose. Quoi ? On se le demandait. Mais les suppositions ne mènent à rien, il fallait savoir exactement ce qui se passait à Bellombe, et pour cela écrire immédiatement à M. Gaspard, afin que la lettre pût partir le jour même.

La mère de Paule, ayant déclaré qu'il lui serait impossible d'écrire seulement une ligne, ce fut Etienne qui prit la plume.

Sa lettre parlait de l'inquiétude où était la famille de Mme de Verdraine de ne pas avoir reçu des nouvelles depuis cinq jours, et il suppliait M. Gaspard de répondre par le retour du courrier, en ne cachant rien de ce qui se passait.

La lettre fut portée au bureau de poste et partit par le courrier du matin, qui retournait à Beaune.

Etienne avait dit à ses amis :

—La lettre que j'écris en votre nom, père Rouget, arrivera demain matin à Bellombe ; vendredi matin vous recevrez la réponse de M. Gaspard et nous saurons à quoi nous en tenir.

Or, la lettre du jeune homme se croisa avec une de Gaspard.

Le jeudi matin, Etienne se trouva sur le passage du fac-

teur, et lui demanda s'il avait une lettre pour Pierre Rouget.

—Oui, répondit le facteur, et c'est probablement la lettre qu'il attend depuis dimanche.

Au lieu de rentrer chez lui, Etienne se rendit chez le père Rouget, où il trouva Mme Pérard venue pour savoir s'il y avait une lettre. Etienne l'annonça, et ce fut avec des frémissements d'impatience qu'on attendit le facteur, qui avait un certain nombre de journaux et de lettres à distribuer avant d'arriver à l'extrémité de la commune. Enfin il parut et remit la lettre à Pierre Rouget.

—Tiens, mon garçon, tu vas lire, dit le vieillard en tendant la missive au jeune homme.

Etienne la prit, rompit le cachet, et, avant de lire :

—Cette lettre est de M. Gaspard, dit-il ; elle a été écrite hier et n'est point, naturellement, la réponse à celle que j'ai écrite hier aussi.

—C'est vrai, dit l'ancien sergent ; j'aurais préféré que cette lettre fût de ma petite-fille ; pourquoi n'est-ce pas elle qui t'écrit ?

—Mon Dieu, fit la mère, je suis toute tremblante d'émotion, de crainte... Quelque chose me dit qu'un nouveau malheur est arrivé à ma fille.

—Ne te mets donc pas d'avance de mauvaises idées en tête, répliqua le vieillard ; voyons, Etienne, voyons ce que nous dit M. Gaspard.

Le jeune homme déplia la lettre.

—Oh ! fit le père Rouget, il en a écrit bien long, quatre pages !

—Oui, répondit Etienne d'une voix oppressée.

Il avait jeté un regard rapide sur les premières lignes et avait aussitôt pâli.

—Etienne, tu es tout drôle, qu'as-tu donc ? s'écria le vieillard.

—Cette lettre nous apporte une mauvaise nouvelle.

Mme Pérard poussa un cri déchirant. A son tour Pierre Rouget devint affreusement pâle.

—Père Rouget et vous aussi, madame Pérard, reprit le jeune homme, il faut vous raidir contre la douleur ; je ne sais pas encore ce que cette lettre va nous apprendre ; mais je vous en conjure, soyez forts, ne vous laissez pas abattre.

—Tu as raison, Etienne ; s'il y a encore du malheur, dressons-nous pour lui tenir tête.

—Ah ! ma fille est morte ! s'écria Mme Pérard.

Son père lui mit la main sur l'épaule et lui dit presque sévèrement :

—Tais-toi, je t'ordonne d'être calme.

Puis se tournant vers Etienne :

—Lis, mon garçon, lis, nous écoutons.

Voici ce que lut le jeune homme, au milieu des soupirs, des gémissements, des sanglots du père et de la fille et non sans être interrompu souvent par des cris de douleur.

« Monsieur Pierre Rouget,

« Ma pauvre femme et moi nous sommes dans la consternation, dans le désespoir. Il faut que vous sachiez ce qui s'est passé et je vais faire de mon mieux pour vous le raconter.

« Samedi dernier une voiture attelée de deux chevaux s'est arrêtée devant ma maison. Une religieuse paraissant avoir une soixantaine d'années, descendit de la voiture et entra chez moi. Elle me dit qu'elle était la supérieure de la communauté des sœurs de Saint-Joseph d'Alpérine et qu'elle venait trouver Mme la comtesse de Verdraine, ayant à lui faire une communication de la plus haute importance.

« Mme la comtesse était au jardin avec ma femme. Je m'empressai d'aller la prévenir que la religieuse désirait lui parler à l'instant.

« Mme la comtesse reçut la sœur dans sa chambre, et après qu'elles eurent causé au moins une demi-heure, Mme la comtesse nous appela, ma femme et moi, et elle nous dit que la bonne mère supérieure lui était envoyée par M. le comte de Verdraine qui, subitement atteint d'une maladie mortelle, se trouvait à Alpérine, dans une chambre d'auberge. M. le

« comte avait reçu l'extrême-onction, il était presque à l'agonie et condamné par le médecin, qui ne lui donnait pas plus de deux jours à vivre encore ; il demandait à voir sa femme avant de mourir afin d'obtenir le pardon de ses torts envers elle.

« Comme vous devez le penser, nous fûmes bien étonnés, ma femme et moi ; mais que pouvions-nous dire ? La religieuse était là, et une religieuse, cela en impose. Et puis, pas plus que Mme la comtesse, nous n'avions le droit d'être défilants.

« —Mes bons amis, nous dit Mme la comtesse, le comte de Verdraine est mon mari et le père de mes enfants ; il m'appelle à son lit de mort ; je ne puis lui refuser la suprême consolation qu'il me demande ; mon devoir est de me rendre à son appel et de lui porter les paroles de miséricorde et de pardon qu'il attend. Cette bonne mère vient me chercher pour me conduire près de mon mari mourant ; je vais partir avec elle.

« Mme la comtesse s'habilla, et avant de monter dans la voiture, elle embrassa ma femme et nous dit :

« —Je ne peux pas savoir s'il me sera possible de revenir demain ; mais si je dois rester plus d'un jour à Alpérine, à la communauté des Dames-de-Saint-Joseph, où je recevrai l'hospitalité, je vous écrirai ce soir même, afin que vous venez ma lettre demain soir.

« Nous avons passé la journée du dimanche on ne peut plus tristement ; nous étions contrariés, mécontents, sans savoir pourquoi. La nuit vint. La lettre promise et que nous attendions n'était pas arrivée. Nous nous sommes couchés, mais il nous fut impossible de dormir. Nous avions toutes sortes d'idées bizarres qui nous tourmentaient. Annette me disait :

« J'aurais bien fait d'accompagner notre chère dame ; l'envie ne m'en manquait pas, mais je n'ai pas osé lui dire de m'emmener.

« Annette avait le pressentiment d'un malheur. Le lundi matin et le lundi soir, pas de lettre. Nous étions dans une grande inquiétude. Alors, je dis à ma femme que si le lendemain matin nous n'avions pas de nouvelles de Mme la comtesse, je louerais une voiture et me ferais conduire à Alpérine.

« Le mardi matin, le facteur n'avait rien pour nous. J'avais prévenu le messager qui tenait à ma disposition un cheval et un cabriolet ; son garçon devait me conduire. Je partis à onze heures en promettant à Annette de revenir le soir.

« Alpérine est une petite ville de deux mille habitants, à huit ou dix lieues de Bellombe ; j'y arrivai vers trois heures de l'après-midi. Mon conducteur y était déjà venu trois ou quatre fois et je savais par lui qu'il n'y avait à Alpérine qu'un seul hôtel et deux auberges où couchaient les voyageurs. Nous entrâmes dans une de ces auberges et je demandai à l'aubergiste s'il n'y avait pas chez lui, depuis quelques jours, un voyageur dangereusement malade.

« Il me répondit que non et ajouta qu'il n'avait pas entendu dire qu'il y eût un voyageur malade dans la ville. Néanmoins, il me conseilla de m'informer.

« Je laissai mon conducteur soigner son cheval et se soigner lui-même pour me mettre à la recherche du malade et de Mme la comtesse. J'allai à l'hôtel, puis à la deuxième auberge et dans trois ou quatre autres maisons que l'on indiqua. Nulle part il n'y avait de voyageur malade et l'on ne savait pas ce que je voulais dire.

« Je ne comprenais plus et j'étais fort en peine. Comme je marchais dans la rue, très anxieux, me demandant où je pouvais aller encore et ce que je devais faire, je me trouvai tout-à-coup en face du curé d'Alpérine. Je l'arrêtai et, après lui avoir dit ce qui m'avait amené à Alpérine, je lui demandai si, dans ces derniers jours, un voyageur mourant ne l'avait pas fait appeler.

« Le bon curé parut très surpris et il me répondit que

« depuis trois mois, grâce à Dieu, il n'avait pas eu à administrer les derniers sacrements.

« Il continua avec indignation :

« — La dame dont vous me parlez a été trompée, tout me dit qu'elle est tombée dans un piège, qu'elle est victime d'une monstrueuse machination. Mais puisque la religieuse qui s'est présentée chez vous, à Bellombe, a dit qu'elle était la supérieure de la communauté des sœurs de Saint-Joseph d'Alpérine, je vais vous conduire à la communauté et vous verrez la mère supérieure de cette sainte maison.

« Je suivis le bon curé, et nous fûmes reçus par la supérieure, que je ne reconnus point. Mise au courant de la chose, elle jeta des cris d'indignation, de colère, et appela toutes les malédictions du ciel sur les misérables sacrilèges qui avaient eu l'audace de se servir de son nom, de sa qualité, de son habit sacré pour commettre une pareille infamie, un crime aussi abominable.

« Hélas ! monsieur Rouget, je ne pouvais plus en douter, Mme la comtesse était tombée dans un piège, elle avait été audacieusement enlevée. Mais pourquoi et par qui ? Je me le demande toujours.

« Le curé me quitta en me disant qu'il allait trouver immédiatement le juge de paix et réclamer une enquête prompte et sérieuse sur les faits criminels que je venais de lui dénoncer.

« Moi, je rentrai à l'auberge, désolé, désespéré, et avant de quitter Alpérine, j'écrivis à la senora Mercédès pour lui apprendre comment Mme la comtesse était tombée dans un piège.

« A l'heure où je vous écris, monsieur Rouget, la senora a probablement déjà reçu ma lettre, car je l'ai mise moi-même à la poste à Alpérine.

« Il était près de minuit quand je rentrai à Bellombe : ma chère femme, toujours très tourmentée, m'attendait avec une fiévreuse impatience.

« — Comment, s'écria-t-elle, tu ne ramènes pas notre chère dame ?

« Je ne savais quoi lui répondre. Mais elle me pressait de questions, il fallait parler, lui faire connaître l'affreuse vérité. Elle ne m'écouta pas jusqu'au bout. Elle fut prise subitement d'un accès de fureur si violent que j'eus peur un instant qu'elle ne devint folle. Quand elle se fut calmée, je lui dis que j'avais écrit à Mlle Mercédès et que j'allais également prévenir M. Pierre Rouget. Elle m'approuva, comprenant comme moi qu'il n'y a pas de temps à perdre pour se mettre à la recherche de Mme la comtesse.

« Moi, je ne suis qu'un pauvre vieux et je ne peux rien faire ; d'ailleurs, je crains de faire des démarches qui seraient peut-être plus nuisibles qu'utiles. Si seulement j'avais un indice quelconque ; mais rien. Pour moi, dans tout cela, rien n'est clair, et plus je réfléchis, plus je m'enfoncé et me perds dans les obscurités.

« C'est à vous, monsieur Rouget, de voir si la misérable femme qui a enlevé Mme la comtesse doit être dénoncée à la justice.

« Ah ! quelle horrible nuit nous avons passée !

« A ce moment, à travers les carreaux de ma fenêtre, je vois le facteur entrer dans une maison voisine de la nôtre ; va-t-il venir chez nous ? J'attends avec anxiété...

« Hélas ! le facteur s'éloigne, il n'a rien pour moi.

« Voilà ma lettre écrite et je vais dans un instant la porter à la poste.

« C'est un coup terrible et cruel que je vais vous porter, mais je ne pouvais pas vous cacher notre malheur. Votre douleur ne sera pas plus grande que la nôtre.

« Mon Dieu, mon Dieu, qui nous dira où est Mme la comtesse ?

« Croyez bien, monsieur Rouget, au dévouement respectueux du désolé.

« FRANÇOIS GASPARD. »

Comme nous l'avons dit, Etienne avait été interrompu souvent dans sa lecture, et quand il arriva aux dernières phrases, sa voix n'avait plus de force et ses yeux noyés de larmes qu'il s'efforçait de retenir n'y voyaient presque plus.

Mme Pérard s'était affaissée sur un siège et sanglotait, la tête sur ses genoux.

L'ancien sergent n'avait pas fait un mouvement ; il restait debout, immobile, comme pétrifié, et ses yeux démesurément ouverts, exprimant un indicible effroi, restaient fixés sur le jeune homme, comme s'il eût encore entendu des paroles sortir de sa bouche.

Quant à Etienne, bouleversé par un doute, une terrible idée qui s'était emparée de sa pensée, il était blanc comme un suaire.

Au bout d'un instant, cependant, le vieillard se ranima.

— Etienne, dit-il, que penses-tu ?

— Que voulez-vous que je pense ? Je suis comme vous écrasé par ce nouveau malheur ; il nous frappe comme un coup de foudre et d'autant plus cruellement que nous ne l'attendions pas.

— Etienne, mon ami, crois-tu que le comte de Verdraine a voulu reprendre sa femme ?

— Je ne crois pas, je ne peux rien dire et ne veux rien supposer ; ce qu'il nous faut avoir, c'est une certitude.

La comtesse de Verdraine est tombée dans un piège, a été enlevée, voilà le fait. Qui est l'auteur de cet enlèvement ? En cherchant, nous le saurons.

Le jeune homme passa sa main sur son front mouillé de sueur et se redressa, une flamme dans le regard.

— Mais, reprit-il d'une voix forte, à quoi sert de se lamenter ? Pas de faiblesse quand il faut être énergique ; pas de paroles inutiles quand il faut agir ; ce ne sont pas des plaintes et des larmes qu'il faut en ce moment, c'est de la résolution.

Père Rouget et vous aussi, madame Pérard, écoutez-moi : je vais partir, dans une heure, je serai sur la route de Beaune ; demain matin j'arriverai à Bellombe, et après-demain je serai à Grenoble. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Dieu m'inspirera. A tout prix, il faut que je sache, que je sorte de l'incertitude où je suis.

— Ah ! Etienne ! Etienne ! s'écria la mère éplorée, les mains tendues vers le jeune homme.

— Séchez vos larmes, madame Pérard, et ayez confiance ; je retrouverai votre fille comme j'ai retrouvé Georges et Edouard. Je vais partir et je vous promets, je vous jure de ne pas revenir à Saint-Amand sans savoir ce qu'est devenue la comtesse de Verdraine. J'ai même un autre espoir.

— Lequel ? demanda le vieillard.

— Celui de la ramener à Saint-Amand.

— Oh ! brave garçon, brave garçon ; fit le père Rouget, en serrant le jeune homme dans ses bras.

— Etienne, dit la mère de Paule, vous voyez combien est grande ma confiance en vous : je ne pleure plus ! Etienne, Etienne, ramenez-moi ma fille, ramenez-la moi et je vous bénirai.

— En attendant, dit le père Rouget avec une sorte de brusquerie, embrasse-le donc.

Et il poussa le jeune homme dans les bras de sa fille.

Etienne les quitta, en leur promettant d'écrire dès qu'il saurait quelque chose et se hâta de rentrer chez lui.

Rapidement il apprit à sa mère l'enlèvement de la comtesse et lui annonça son départ immédiat.

Mme Denizot leva ses bras et ses yeux vers le ciel et répondit simplement à son fils :

— Etienne, fais ce que tu veux.

— Chère mère, dit-il, je n'ai pas une minute à perdre, car je veux être à Beaune au passage du train ; pendant que je vais m'habiller, prévient le domestique que je l'emmènerai pour ramener la voiture et donne-lui l'ordre d'atteindre tout de suite.

Le jeune homme monta dans sa chambre et en sortit au bout de vingt minutes, prêt à partir.

Georges et Edouard venaient d'arriver, amenés par Mélie

qui était allée les chercher. Nous savons que Mme Denizot et la bossue ne pouvaient plus se passer des enfants et qu'elles auraient voulu les avoir constamment avec elles.

Comme toujours le fidèle Miro avait suivi ses jeunes maîtres.

Etienne prit les deux petits garçons dans ses bras, couvrit leurs joues de baisers et les tint longtemps serrés contre sa poitrine.

—Voilà la voiture qui t'attend, lui dit Georges, où donc vas-tu ?

—Je vais faire un petit voyage.

—Quand reviendras-tu ?

—Dans trois ou quatre jours.

—Quatre jours, c'est longtemps. Mais, dis, iras-tu voir maman ?

—Oui, mon ami, oui, j'irai voir votre maman, répondit le jeune homme d'une voix oppressée et retenant ses larmes prêtes à jaillir.

Les petits battirent joyeusement des mains.

—Tu es gentil, Etienne, bien gentil, dit Georges.

—Oui, bien gentil, bien gentil, répéta Edouard,

—Nous aimons toujours maman, oh ! mais beaucoup ; mais tu lui diras que c'est une méchante de ne pas venir tout de suite à Saint-Amand, près de son petit Georges et de son petit Edouard.

—Tu sais bien qu'elle est malade et qu'elle ne peut venir encore.

—Oui elle est malade, maman ; mais tous les jours nous prions le bon Dieu pour qu'elle ne soit plus malade.

—Aussi, mon ami, elle sera bientôt guérie et viendra retrouver son cher petit Georges et son cher petit Edouard.

—Oui, n'est-ce pas ? Tu lui diras que si elle ne vient pas tout de suite, nous irons la chercher avec maman Pérard et Mélite.

Pendant cette petite conversation, le chien avait placé sa tête intelligente sur la cuisse d'Etienne et tout en écoutant, comme s'il eût compris, il regardait le jeune homme ayant l'air de lui dire : Est-ce que tu ne m'embrasses pas aussi, moi ? Pourquoi ne me parles-tu pas ?

Etienne fut frappé de l'expression du regard de l'animal.

—Mon brave Miro, mon bon chien, fit-il.

Comme s'il n'eût attendu que ces paroles, Miro se dressa sur ses pattes de derrière et se mit à lécher la figure de l'ami de ses maîtres.

—Allons, c'est bien, c'est bien, en voilà assez, dit Etienne en se levant.

Mais Miro voyait que le jeune homme allait partir ; il sautait, bondissait autour de lui, se frottait contre ses jambes, puis s'arrêtait et le regardait. Ses yeux parlaient.

—Est-ce que tu voudrais venir avec moi ? lui dit Etienne.

Miro aboya et se livra à de nouveaux exercices de voltige.

Etienne eut un moment d'hésitation.

—Non, se dit-il, il m'embarrasserait.

Et s'adressant à Miro :

—Je ne peux pas t'emmenner, lui dit-il, reste avec tes maîtres, mon bon chien, reste.

Miro comprit, car aussitôt il cessa ses gambades et devint triste.

Le jeune homme embrassa sa mère, une fois encore les enfants, caressa de la main la tête du chien et monta dans la voiture à côté de son domestique. Le cheval partit au petit trot.

Alors Miro tourna lentement autour de ses jeunes maîtres, mit son nez sous leurs petites mains, puis s'éloigna de quelques pas et immobile sur ses pattes, la tête haute, la queue frétilante, il écouta le bruit de la carriole qui s'éloignait rapidement.

Etienne, déjà loin de Saint-Amand, avait comme un regret de ne pas avoir emmené Miro. Il se disait :

—J'ai pensé qu'il m'embarrasserait et peut-être m'aurait-il été utile, au contraire. Je sais les services qu'il peut rendre

et tout ce que l'on peut attendre de son merveilleux instinct, de son intelligence extraordinaire. Décidément, j'ai eu tort de me priver d'un pareil compagnon. Pauvre bête, quelle fête il me faisait et comme il est devenu triste tout à coup quand il a compris que je ne voulais pas de lui. C'est avec Miro que j'ai retrouvé les enfants, qui sait s'il ne m'aurait pas aidé à retrouver sa maîtresse.

Soudain un chien, qui venait de faire une course à travers champs, sauta le fossé de la route et bondit devant le cheval en aboyant.

C'était Miro.

Etienne poussa un cri de joie.

Miro vint à la voiture et ses yeux pétillants se fixèrent sur le jeune homme. Evidemment le chien disait, prêt à obéir à un ordre :

“ Ne me chasse pas, je désire t'accompagner, emmène-moi.”

—Je t'emmené, Miro, je t'emmené, cria Etienne.

Le chien manifesta sa joie par des aboiements et s'élança en avant du cheval qui, maintenant, filait au grand trot.

VII

LES AMIS DE LA COMTESSE

Etienne et Miro arrivèrent à Belley à une heure ~~passée~~ avancée de la nuit, trop tard pour trouver une voiture et continuer la route jusqu'à Bellombe.

—Ce que j'ai de mieux à faire, se dit Etienne, c'est de passer la nuit ici ; d'ailleurs je ne suis bien dit que je ne serais à Beliombe que demain matin.

Il entra dans le premier hôtel qui se trouva sur son chemin et demanda si on pouvait lui donner une chambre. On lui répondit oui. Alors il fit faire une soupe pour Miro et se fit servir, pour lui, un potage et un morceau de viande froide, dont il garda une bonne part pour son compagnon.

Tout en mangeant, Etienne demanda au maître de l'hôtel quels étaient les moyens de communication existant entre Belley et Bellombe.

Il lui fut répondu que le courrier des dépêches partait tous les jours de Belley à cinq heures du matin, mais que sa voiture étant petite, il ne pouvait prendre avec lui qu'un seul voyageur, et que, presque toujours, l'unique place dont il disposait était retenue dès la veille. Ensuite, dans l'après-midi, il y avait le messager de Bellombe qui, lui, avait presque toujours de la place. Enfin on pouvait encore se faire conduire à Bellombe en allant à l'hôtel des Voyageurs où il y avait toujours une voiture à la disposition de ceux qui pouvaient payer vingt ou vingt-cinq francs.

Etienne remercia l'hôtelier des renseignements qu'il venait de lui donner, en se disant que s'il ne pouvait pas partir avec le courrier, il louerait la voiture de l'hôtel des Voyageurs.

L'homme et le chien s'étant restaurés, ils montèrent dans la chambre mise à leur disposition. Etienne se coucha dans le lit qu'il ne trouva pas plus mauvais qu'un autre, et Miro sur une vieille peau de brebis servant de tapis.

A quatre heures du matin les deux compagnons étaient debout. Etienne paya sa dépense et se rendit à l'endroit qu'on lui indiqua et où il trouva le courrier qui attelait son cheval avant de passer au bureau de poste prendre les dépêches.

Etienne lui présenta sa requête.

—Je ne peux pas vous emmener, répondit le courrier, la place a été retenue hier soir, et je suis très contrarié en ce moment, car la personne devrait déjà être ici et je ne la vois pas arriver.

—Alors, dit le jeune homme, je vais à l'hôtel des Voyageurs où l'on pourra, m'a-t-on dit, me conduire à Bellombe.

Il s'éloigna, mais il n'était pas encore loin lorsque le courrier le rappela :

—Monsieur, monsieur !

Etienne revint sur ses pas. Le courrier lui dit :

— Il est inutile que vous alliez à l'hôtel des Voyageurs ; on ne pourrait pas vous conduire ; les chevaux sont allés à Bellombe hier soir, sont rentrés tard et se reposent ; voilà ce que vient de me dire ce garçon qui est à l'hôtel des Voyageurs. Mais je peux vous emmener, monsieur, car c'est précisément la personne qui avait fait retenir la place qui a pris la voiture de l'hôtel pour se rendre à Bellombe.

— Oui, dit le garçon, cette dame avait d'abord l'intention de coucher à Belley, mais elle a subitement changé d'avis.

— Moi, je n'ai rien à dire, ajouta le courrier, puisque la dame paye sa place quand même et grandement, puis je suis enchanté de ne pas laisser un voyageur dans l'embarras.

Allons, montez, monsieur, montez, nous partons. Ah ! i ; a le toutou ; c'est bien, il trouvera sa place sous nos jambes.

— Mon chien pourra marcher, dit Etienne.

— Bah ! pourquoi la fatiguer, cette bête ? Elle ne nous gênera pas, vous verrez. Ce n'est pas la première fois que je prends le chien avec son maître.

Ce courrier bressan était un bon garçon, et sa contrariété de tout à l'heure ayant disparu, il était de fort joyeuse humeur.

Etienne n'eut qu'à faire un signe à Miro. Il sauta dans le véhicule et, comprenant la faveur dont il était l'objet et n'en voulant pas abuser, il s'étendit contre la banquette, cherchant à se faire aussi petit que possible.

Huit heures venaient de sonner à la paroisse lorsque le courrier arriva à Bellombe et s'arrêta devant le bureau de poste.

— Miro, nous sommes arrivés, dit Etienne.

Le chien se dressa et sauta dans la rue.

Le jeune homme mit pied à terre, remercia le courrier en lui mettant cinq francs dans la main, puis se fit indiquer la demeure de M. Gaspard, vers laquelle il se dirigea.

Depuis bientôt vingt-quatre heures qu'il avait quitté Saint-Amand, Etienne s'était constamment livré à de tristes réflexions ; rien n'avait pu le distraire, faire diversion à ses sombres pensées. Et maintenant qu'il allait entrer dans cette maison hospitalière, où celle qu'il adorait avait failli mourir, et dont elle avait été audacieusement enlevée, son cœur battait à se briser ; il avait comme un poids énorme sur la poitrine, se sentait prêt à pleurer comme un enfant, et, au milieu de tout ce qu'il éprouvait, une colère sourde, à peine contenue, enflammait son cerveau.

La comtesse Paule avait été enlevée, était-ce par son mari ?

Etienne ne le croyait pas. Il avait tout de suite pensé que l'auteur du rapt était M. de Miray ; mais il n'était pas sûr ; il lui fallait la certitude, et c'était pour l'avoir, cette certitude qu'il avait quitté Saint-Amand.

Quand il saurait exactement ce qui s'était passé, il se rendrait à Grenoble. Là, il se mettrait à la recherche de la vérité en se livrant lui-même à une enquête minutieuse à côté de celle qu'il réclamerait impérieusement de la justice.

Sans aucun doute, puisqu'elle n'avait pas écrit, la comtesse était séquestrée quelque part ; mais une femme ne peut pas disparaître ainsi, il faudrait bien qu'on la retrouvât.

— Oh ! s. c'est lui, se disait-il, pensant à M. de Miray, si c'est cet homme, ce misérable, malheur, malheur à lui ! Je révolutionnerai la ville de Grenoble, j'ameuterai le peuple contre lui, je crierai aux magistrats : Vengeance, vengeance ! Je réclamerai un châtement exemplaire, et si, parce qu'il est riche et puissant, les magistrats sont lents à agir, je poursuivrai moi-même le misérable. Je me ferai agent de police, gendarme, et se cachât-il au fond des caves de son château de Verdraine, je l'atteindrai, et comme le pire des scélérats je le trainerai devant les juges.

Oh ! cet homme, comme j'aurais du plaisir à le voir souffrir ! Pour le torturer, je me ferais bourreau ! Ah ! qu'il prenne garde, qu'il prenne garde ! S'il a eu le malheur de toucher à la comtesse, je ne sens capable de le tuer, de le broyer sous mes pieds comme une bête immonde.

Il était arrivé devant la maison de Gaspard ; à droite, il

vit le jardin, ce jardin ensoleillé, où aspirait le parfum des roses, Paule se promenait pour reprendre ses forces.

Il frappa à la porte. Une voix de femme répondit :

— Entrez.

Il entra. Gaspard et sa femme se levèrent un peu surpris, à la vue d'un étranger, d'un inconnu. Une troisième personne, une jeune femme, resta assise, regardant, surprise elle aussi, ce grand et beau jeune homme, à la figure franche et loyale, énergique et intelligente.

Gaspard s'avança prêt à demander à l'inconnu ce qu'il désirait. Mais Etienne ne lui donna pas le temps de parler le premier.

— Monsieur Gaspard, dit-il, vous avez écrit avant-hier à M. Pierre Rouget de Saint-Amand-les-Vignes, je vous apporte sa réponse.

La jeune femme, qui était restée assise, se dressa comme par un ressort.

— Monsieur Etienne Denizot, dit-elle d'une voix vibrante, soyez le bienvenu.

Le jeune homme se retourna vers la jeune femme, la considéra un instant et s'écria :

— Mademoiselle Mercédès !

— Vous me reconnaissez comme je vous ai reconnu, monsieur ; nous sommes ici tous deux pour la même cause, agités des mêmes craintes, ayant le même espoir. Je suis arrivée hier soir, n'ayant pas voulu passer la nuit à Belley, et avant de prendre une détermination quelconque au sujet de la comtesse de Verdraine, j'attendais la réponse à la lettre de notre ami Gaspard.

— Mademoiselle, vous m'aviez conseillé, et votre conseil était un ordre, une défense, de ne pas venir à Bellombe ; je vous ai désobéi ; mais pouvais-je me croiser les bras, ne rien faire, quand un nouveau malheur frappe Mme de Verdraine ?

— Monsieur Etienne, je vous ai dit que vous étiez le bienvenu, je vous approuve donc ; la situation n'est plus la même, dans la circonstance douloureuse où nous sommes, vous avez bien fait de venir. Ce que je me proposais de faire, vous le ferez ; un homme a toujours plus d'autorité qu'une femme. Dans tous les cas, s'il le faut, nous agirons ensemble.

Je ne vous demande pas quel est ce chien qui nous regarde et semble écouter nos paroles, c'est Miro, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, c'est Miro, qui a voulu absolument venir avec moi.

La danseuse mit sa main sur la tête du chien.

— Oh ! pauvre Miro, pauvre Miro ! fit-elle tristement.

— Mme Gaspard avait avancé une chaise pour Etienne.

On s'assit.

— Maintenant, reprit Mercédès, causons, examinons ce qu'il y a à faire ; voici le septième jour que la comtesse a été enlevée, chaque heure qui s'écoule augmente ses angoisses, ses alarmes. Pour nous les choses les plus terribles, les plus épouvantables sont à redouter ; nous n'avons pas de temps à perdre, il faut agir.

— Ainsi, mademoiselle, vous paraissez convaincue que ce n'est pas le comte de Verdraine qui a fait enlever sa femme ?

— Le comte de Verdraine n'est pas l'auteur de cette infamie.

— Vous êtes sûre, mademoiselle, absolument sûre ?

— Le comte de Verdraine n'avait pas à faire enlever sa femme ; s'il eût voulu revenir à elle, il n'avait qu'à se présenter ici repentant, et, à genoux devant sa victime, à implorer un pardon qu'elle lui aurait accordé.

— C'est vrai, dit le jeune homme.

— D'ailleurs, le comte de Verdraine était à Paris il y a trois jours et y est probablement encore.

Le jeune homme bondit sur ses jambes, le regard chargé d'éclairs.

— Ah ! j'avais deviné, s'écria-t-il d'une voix frémissante ; l'auteur du rapt, c'est lui, c'est M. de Miray.

— Oui, monsieur Etienne, oui, c'est M. de Miray.

— Ah ! le misérable, le misérable !

—Mais comment, sur quels indices avez-vous pu soupçonner cet homme ?

—Vous n'ignorez pas mademoiselle, qu'avec l'autorisation de M. Pierre Rouget, je me suis rendu dans l'Isère afin de décider Mme la comtesse de Verdraine à revenir à Saint-Amand ; j'avais même promis de la ramener avec ses enfants.

—Oui, je sais cela.

—Je me suis présenté aux Bergères, où l'on m'apprit que le jour même, dans la nuit, Mme la comtesse était partie à pied avec Georges et Edouard. Je pus causer quelques instants avec Marianne, la vieille servante de Mme la comtesse, et je sus par cette brave femme que Mme de Verdraine s'était véritablement enfui pour se soustraire aux sollicitations outrageantes, aux violences, aux brutalités de M. de Miray, devenu le propriétaire des Bergères et du domaine de Verdraine.

La vieille servante ne m'a pas laissé ignorer que sa maîtresse considérait M. de Miray comme son pire ennemi et que le misérable lui inspirait des craintes qui ne sont hélas ! que trop justifiées aujourd'hui.

Je causais encore avec la servante lorsque M. de Miray est arrivé ; j'ai vu cet homme, mademoiselle, je l'ai vu et j'ai compris que la comtesse ait eu peur de lui, et il m'a suffi de le regarder en face pour juger qu'il était capable de tout.

—Oui, il est capable de tout. Je comprends, maintenant, monsieur Etienne, que vos soupçons se soient portés sur M. de Miray. Ce que vous a raconté la vieille Marianne m'a été dit, à moi, par la comtesse Paule elle-même ; aussi, après avoir lu la lettre que m'a écrite M. Gaspard, n'ai-je pas hésité un instant à accuser M. de Miray d'être l'auteur de l'enlèvement.

Où le misérable a-t-il fait conduire la malheureuse jeune femme ? Ah ! nous le saurons ! Croyons, monsieur Etienne, qu'il n'a pas mis encore à exécution ses infâmes projets. Mais, je le répète, nous n'avons pas de temps à perdre ; il faut arracher à M. de Miray sa victime, il faut sauver la comtesse de Verdraine.

—Malheur à cet homme, mademoiselle, malheur à lui !

—Soyez calme, monsieur, sachez contenir la colère qui est en vous, la situation exige le calme et la prudence. Je lis dans vos yeux une résolution terrible ; voyons, que comptez-vous faire !

—D'abord, je vais me rendre à Grenoble.

—Bien.

—Là, je saurai où trouver le misérable.

—Alors ?

—Alors, j'irai où il sera et je le sommerai de mettre immédiatement la comtesse de Verdraine en liberté, de me la rendre.

—Il vous répondra qu'il ne sait pas ce que voulez dire, il vous rira au nez et vous fera jeter à la porte par ses valets.

—Il n'osera pas, car il est lâche et il aura peur.

—Peut-être. Mais il est riche et puissant.

—Je me moque de sa richesse et de sa puissance ! Le chêne est fort, et cependant il tombe sous la cognée du bûcheron ou la foudre l'écrase. Pour M. de Miray je serai la foudre, je l'écraserai ! Il a enlevé la comtesse de Verdraine parce qu'il la croit sans défenseur, parce qu'il a pensé qu'aucune voix ne s'élèverait pour l'accuser.

—Je partage votre opinion ; s'il se fût douté des révélations qui nous ont été faites, à vous, par la vieille servante ; à moi, par la comtesse, il n'aurait point commis cet acte criminel qui le conduira peut-être de tant une cour d'assises.

—J'ai donc raison, mademoiselle, en disant qu'il aura peur quand il s'entendra accuser, quand il verra se dresser devant lui, réclamant la victime, un défenseur, un vengeur.

—Assurément, la tranquillité dont il jouit en ce moment sera troublée et il redoutera les conséquences de son action ; mais il ne suffit pas que nous soyons convaincus, il faut aussi que notre conviction soit celle des magistrats qui représentent la justice et qui ont seuls le droit de frapper les coupables. Pour accuser, monsieur Etienne, il faut des preuves, des

preuves positives, irréfutables, et nous n'en avons pas. M. de Miray le sait bien, et c'est ce qui sera sa force contre une accusation.

—C'est juste, mademoiselle, et pourtant ..

—Monsieur Etienne, écoutez-moi. Nous devons, je crois, et jusqu'à nouvel ordre, agir avec prudence et aussi secrètement que possible, afin de laisser M. de Miray dans sa quiétude. En le faisant surveiller, par ses allées et venues nous découvrirons le lieu où il a caché la comtesse Paule ; croyant n'avoir rien à craindre, il se livrera lui-même.

Bien que nous ne soyons pas très loin des frontières de Suisse et d'Italie, M. de Miray n'a pu faire conduire la comtesse hors de France, ce qui eût présenté de grandes difficultés, et tout me porte à croire que c'est dans les environs de Grenoble que notre malheureuse amie est séquestrée.

On n'a pu la faire voyager en chemin de fer et elle est arrivée à destination dans la voiture qui est venue la prendre ici, et avec des chevaux de relais bien certainement.

Les dispositions avaient été prises pour que le voyage s'accomplît dans la nuit ; dans le jour on aurait eu à craindre des rencontres imprévues ; il y a toujours des voyageurs sur les chemins et nous devons supposer que la comtesse, lorsqu'elle s'est aperçue qu'on l'avait trompée, qu'on ne la conduisait point près de son mari, ne s'est pas laissé faire sans protester, sans appeler à son secours.

Donc, l'enlèvement ne pouvait s'opérer que la nuit sur des chemins déserts, afin d'éviter une intervention quelconque, dangereuse pour le ravisseur. Et je ne crois pas me tromper en disant que la victime est arrivée à l'endroit où elle est actuellement séquestrée à la fin de la nuit ou dans la première heure du jour. En effet, si nous calculons la distance qui nous sépare de Grenoble, nous trouvons que le trajet, avec de bons chevaux, a pu s'effectuer facilement du samedi soir quatre heures au dimanche matin.

—Votre raisonnement est on ne peut plus judicieux, mademoiselle.

—Quand partirez-vous pour Grenoble ?

—Mais dans un instant, quand nous n'aurons plus rien à nous dire.

—Bien.

—On m'a assuré que je trouverais ici une voiture.

—Oui, dit Gaspard, un des garçons du messager vous conduira à Alperine, et là vous trouverez facilement une autre voiture pour vous rendre à la plus proche station de chemin de fer.

—De sorte que je serai sûrement à Grenoble demain matin ?

—De bonne heure, monsieur.

—Voilà qui est convenu, dit la danseuse. Maintenant, monsieur Etienne, me permettez-vous de vous donner un conseil ?

—Oui, mademoiselle.

—Alors vous ne devrez rien dire qui puisse éveiller l'attention de M. de Miray lui permettre de soupçonner que des amis de la comtesse de Verdraine sont à sa recherche et qu'ils connaissent l'auteur de l'enlèvement. Gardez-vous bien surtout de vous trouver en face de cet homme ; peut-être ne seriez-vous pas maître de votre colère, vous le provoqueriez et ce serait un éclat déplorable.

—Mademoiselle Mercédès veut-elle m'indiquer la marche à suivre ?

—Si vous voulez écouter mon conseil, vous ferez ce que j'avais l'intention de faire moi-même, bien que cela m'eût été extrêmement pénible, car il eût fallu me faire connaître, et la danseuse Flora ne doit pas être en odeur de sainteté dans la grande ville du Dauphiné... Aussi, monsieur Etienne, je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureuse que vous soyez venu pour agir à ma place.

Vous serez demain matin à Grenoble, savez-vous où vous logerez ?

—A l'hôtel des Alpes, où je suis déjà descendu.

—Bien. Moi, j'arriverai à Grenoble demain soir ou dans la

nuit et je descendrai à l'hôtel de Paris sous le nom de M^{me} Gardiane. C'est donc à l'hôtel de Paris que nous nous verrons. Aussitôt arrivée je vous le ferai savoir, et vous voudrez bien venir me dire ce que vous aurez déjà fait.

Voici maintenant, je crois, comment vous devez procéder : la comtesse de Verdraine est connue de la plupart des membres du parquet de Grenoble ; l'un de ces magistrats, M. Daubrun, le juge d'instruction, s'est autrefois intéressé à elle, je le sais, et ne lui a certainement pas retiré sa sympathie, son amitié. Eh bien, M. Etienne, vous irez trouver M. Daubrun, chez lui ou au palais de justice, vous lui apprendrez comment la comtesse Paule a été enlevée ; sans accuser positivement M. de Miray d'être l'auteur du rapt, vous lui ferez connaître les raisons que vous avez de soupçonner l'ancien ami de M. de Verdraine ; alors, j'en suis certaine, M. Daubrun partagera votre indignation, nos craintes, prendra notre cause en main, et devenant notre puissant auxiliaire, fera surveiller secrètement M. de Miray et acquerra ainsi la conviction qu'il est le coupable.

Le juge d'instruction aura découvert ou est séquestrée la comtesse et, du même coup, il la délivrera et, du même coup, il aura à rendre compte de son crime. Le misérable recevra le châtiment qu'il a mérité et la comtesse de Verdraine sera vengée.

—Oui, elle sera vengée, je le jure ! dit le jeune homme sourdement.

—C'est bien entendu, monsieur Etienne, vous suivrez le conseil que je vous donne ?

—Oui, mademoiselle. Aussitôt arrivé à Grenoble, je verrai M. Daubrun ; je ne connais pas ce magistrat, mais mon nom ne lui est pas inconnu, car autrefois, après l'assassinat de la petite Isabelle, j'ai été l'objet d'une enquête ordonnée par M. Daubrun. Je serai d'autant plus à mon aise avec lui et je lui parlerai avec d'autant plus de confiance qu'il me doit en quelque sorte une réparation.

—Ayons donc bon espoir, monsieur Etienne.

—Oui, oui, espérons, mademoiselle.

Etienne se leva en disant :

—Je pars.

—Oh ! pas sans avoir pris quelque chose ! s'écria Mme Gaspard ; il vous faut d'abord déjeuner.

—D'ailleurs, ce ne sera pas un retard, ajouta le mari, il faut le temps de sortir la voiture, de faire boire et manger le cheval, de l'atteler ; Annette aura vite préparé son repas : moi, pendant ce temps, je vais all'er prévenir le messager et quand nous lèverons de table, la voiture sera là devant la porte.

Le regard du jeune homme interrogea Mercédès.

—Monsieur Etienne, dit-elle, vous ne pouvez pas refuser.

VIII

MONSIEUR DAUBRUN

Etienne arriva à Grenoble à six heures du matin et, suivi de Miro, se rendit à pied à l'hôtel des Alpes où, comme nous le savons, il avait laissé ses effets et retenu sa chambre pour quinze jours, en payant d'avance.

Mais il y avait de cela six semaines. Evidemment le maître de l'hôtel avait dû disposer de la chambre ; cela lui importait peu ; on lui en donnerait une autre et il pensait bien qu'il allait rentrer en possession de sa valise et de ce qu'elle contenait.

Comme il était encore de bonne heure, Etienne prit son temps pour déjeuner.

Huit heures sonnèrent. Etienne se leva, se regarda dans la glace et fut satisfait de son examen, car il murmura :

—Je peux me présenter ainsi.

S'adressant à Miro, il lui dit :

—Je vais sortir, et il ne m'est pas possible de t'emmener ; tu vas rester ici, et bien que je ne craigne pas les voleurs, je te constitue le gardien de notre chambre.

Miro comprit ; aussitôt il se coucha à plat ventre près du fauteuil sur lequel Etienne avait jeté les vêtements qu'il venait de quitter.

Le jeune homme partit, laissant la clef à la porte.

Il se rendit au Palais de Justice et demanda au concierge à quelle heure M. Daubrun, le juge d'instruction, arrivait à son cabinet.

—Cela dépend du travail que M. le juge d'instruction a à faire ; il vient quelquefois à dix heures ; mais je ne crois pas que vous puissiez le voir aujourd'hui au palais avant deux heures de l'après-midi.

—Pensez-vous qu'il me recevra chez lui ?

—Ça, monsieur, je l'ignore.

—Enfin, je peux toujours me présenter. Soyez assez bon, monsieur, pour me donner l'adresse de M. Daubrun.

Le concierge donna l'adresse sans la moindre difficulté, et Etienne se rendit à la demeure du magistrat, peu éloigné du palais de justice.

Le valet de chambre à qui le jeune homme s'adressa lui répondit :

—Je ne sais pas si M. Daubrun pourra vous recevoir ; il s'est levé de très bonne heure et il travaille.

—Est-il seul ?

—Oui.

—Alors veuillez lui annoncer la visite de M. Etienne Denizot, de Saint-Amand-les-Vignes, et lui dire que la communication que j'ai à lui faire est des plus graves et ne peut souffrir aucun retard.

Le valet de chambre disparut, revint au bout d'un instant et dit :

—M. Daubrun vous attend, veuillez me suivre.

Etienne fut introduit dans le cabinet du magistrat et se trouva en présence d'un homme à la physionomie grave, presque sévère ; mais dont le regard était empreint de douceur et de bienveillance. Il était assis devant une table-bureau chargée de livres de jurisprudence, de dossiers énormes, de papiers divers, et tenait une plume qu'il posa sur l'encrier avant de se tourner vers le visiteur qu'il enveloppa de son regard, habitué à fouiller la pensée.

La figure ouverte du jeune homme, ses yeux où éclatait la franchise, son attitude modeste, mais nullement embarrassée, produisirent un heureux effet sur le magistrat, qui se laissa aller à ce courant sympathique qui entraînait vers Etienne à première vue.

Un sourire effleura les lèvres de M. Daubrun et, se levant à demi, il indiqua un siège au visiteur.

—Ainsi, monsieur, dit-il, vous êtes monsieur Etienne Denizot, de Saint-Amand-les-Vignes ?

—Oui, monsieur. Est-ce que mon nom est resté dans la mémoire de monsieur le juge d'instruction du parquet de Grenoble ?

—Certainement, monsieur Denizot, et aussi tout le bien qui a été dit de vous lors d'une enquête dont vous avez été l'objet. Je suis heureux de voir aujourd'hui l'honnête homme injustement soupçonné et dont le parquet de Dijon a fait les plus grands éloges. Mais dites-moi, monsieur Denizot, est-ce que vous venez me demander raison d'avoir pu penser un instant que vous étiez le coupable que je cherchais ?

—Oh ! non, monsieur, non.

—Je cherchais, monsieur Denizot, et quand la justice cherche, son devoir est d'aller partout ; aucune considération ne doit l'arrêter dans ses investigations. Savez-vous comment le criminel ou plutôt les criminels, car ils étaient deux complices, ont été découverts ?

—Oui, monsieur, je le sais. On vous a appris que j'aimais ardemment Mlle Paule Pérard avant son mariage avec le comte de Verdraine ; je suis resté son ami, monsieur, et aujourd'hui, comme autrefois, mon dévouement pour la comtesse de Verdraine peut aller jusqu'à lui sacrifier ma vie.

Monsieur le juge d'instruction, c'est pour Mme la comtesse de Verdraine que je suis à Grenoble, c'est pour elle que je

viens vous trouver, et, si j'ai quelque droit à votre bienveillance, à votre intérêt, vous m'aidez à savoir ce qu'est devenu la malheureuse comtesse de Verdraine.

Le magistrat eut un mouvement brusque.

—Ce qu'elle est devenue ? fit-il ; que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.

—Vous savez peut-être, monsieur que lorsqu'elle a quitté Grenoble, la comtesse de Verdraine est allée demeurer aux Bergères ?

—Oui, je sais cela et je sais aussi qu'elle est partie des Bergères avec ses enfants et est retournée en Bourgogne, après que M. de Miray fut devenu le propriétaire du domaine de Verdraine et de la ferme des Bergères. Elle est partie malgré les instances affectueuses de M. de Miray qui lui disait qu'elle et ses enfants pouvaient toujours se considérer comme étant chez eux aux Bergères.

—Êtes-vous sûr, monsieur que les instances de M. de Miray aient été aussi affectueuses que vous paraissez le croire ?

—M. de Miray est très galant homme et je n'ai aucune raison de ne pas croire ce qu'il m'a dit lui-même.

—Ah ! c'est M. de Miray qui vous a dit... Est-ce que vous connaissez beaucoup ce M. de Miray ?

—Il est par sa fortune et ses relations l'homme le plus considérable de la ville ; je le rencontre souvent dans le monde.

—Je comprends, M. de Miray est votre ami.

—Nous sommes en fort bons termes.

—Est-ce qu'il est à Grenoble en ce moment ?

—Non, depuis une quinzaine il est à Verdraine. Mais, monsieur Denizot, je m'aperçois que vous me questionnez... Ordinairement, c'est au juge d'instruction qu'appartient le rôle d'interrogateur.

—Monsieur le juge d'instruction, répliqua Etienne sans rien perdre de sa fière assurance, vous verrez tout à l'heure que ce n'est pas sans raison que je me suis permis de vous questionner au sujet de M. de Miray. Vous ignorez, monsieur, comment et pourquoi la comtesse de Verdraine a quitté les Bergères ; je vais vous l'apprendre.

Le lendemain même de la vente des biens du comte de Verdraine, M. de Miray s'est présenté aux Bergères. Je ne saurais vous dire ce qui s'est passé entre la comtesse et le nouveau propriétaire ; mais dans la nuit qui suivit la visite de M. de Miray, Mme de Verdraine est partie avec ses enfants, à pied, monsieur, à pied, vous entendez ? sans avoir prévenu ni le fermier et sa femme, ni Marianne, sa vieille servante.

—D'après vos paroles, monsieur Denizot, M. de Miray aurait chassé la comtesse de Verdraine.

—Non, monsieur, non, il ne l'a pas chassée, il aurait tenu à la garder, au contraire ; mais elle ne voulait pas d'une hospitalité dangereuse.

—Dangereuse ! fit M. Daubrun, regardant fixement le jeune homme.

—Oui, monsieur, Mme de Verdraine s'est enfuie des Bergères parce qu'elle ne se sentait plus en sûreté ; elle avait peur de M. de Miray ?

—Mais pourquoi ?

—M. de Miray voulait faire de Mme de Verdraine sa maîtresse.

—Que dites-vous ? exclama le magistrat.

—La vérité, monsieur ; la comtesse de Verdraine s'est enfuie des Bergères parce qu'elle craignait d'être victime de quelque monstrueux attentat.

M. Daubrun sursauta.

—Prenez garde, monsieur Denizot, prenez garde, dit-il, vos paroles sont une accusation directe portée contre M. de Miray, qui jouit dans le pays d'une haute considération.

—Monsieur, répondit Etienne, sans se laisser intimider par le regard et le ton du magistrat, il en est de certaines bonnes coutumes comme de certaines grandes fortunes ; elles sont

usurpées, volées ; la race des hypocrites, des faux bons-hommes ne sera jamais éteinte ; il ne manque pas de coquins qui passent pour de très honnêtes gens ; que le masque d'un de ces individus tombe ou lui soit arraché, on découvre avec étonnement et effroi que ce soi-disant honnête homme n'est qu'un misérable.

Mais je ne me fais pas l'accusateur de M. de Miray en venant, confidentiellement, parler à M. Daubrun de faits que je connais. Si j'eusse voulu porter plainte contre M. de Miray, c'est au procureur de la République que je me serais adressé. Dans l'intérêt de Mme la comtesse de Verdraine et de ses enfants, je veux éviter un scandale.

Vous êtes un homme juste et bon, monsieur, je le sais ; ce n'est pas le magistrat, le juge d'instruction que je suis venu trouver, mais l'homme juste et toujours prêt à prendre la défense du faible, avec espoir et avec confiance, monsieur, je fais appel à votre bonté et à vos sentiments de justice.

—Parlez donc, monsieur, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

—Vous pouvez faire beaucoup, monsieur, pas pour moi, mais pour madame la comtesse de Verdraine dont vous connaissez les malheurs et pour laquelle vous avez été compatisant.

—On ignore ce qu'elle est devenue, m'avez-vous dit.

—Hélas ! oui, monsieur.

—Ainsi, elle n'est pas retournée en Bourgogne, dans sa famille ?

—Elle est partie des Bergères avec ses enfants, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec l'intention de se rendre auprès de ses parents qui l'appelaient depuis longtemps. La maison de son père était son dernier refuge. N'ayant plus ou presque plus d'argent, elle ne pouvait pas prendre le chemin de fer, elle avait résolu de faire cette longue route à pied, allant de village en village, et elle s'était dit que quand elle ne pourrait acheter du pain pour ses enfants, elle mendierait.

—C'est affreux ! murmura M. Daubrun.

—La malheureuse avait trop compté sur ses forces et sur celles de ses pauvres petits ; c'était un voyage impossible qu'elle avait entrepris. Elle fit cependant vingt et quelques lieues et arriva dans le département du Rhône, entre Saint-Gallais et Charnay.

Là, monsieur, l'implacable fatalité, qui n'a pas cessé un instant de s'acharner contre elle, voulut qu'elle fût séparée de ses enfants. Ne voulant pas abuser de votre temps, je n'entrerai pas dans de longs détails qui, en ce moment, d'ailleurs, sont inutiles.

C'était la nuit, vers deux heures du matin ; des saltimbanques qui se rendaient à Belley, trouvèrent la comtesse de Verdraine sur la route, raide, glacée, ne donnant plus signe de vie. Tout d'abord, ils se crurent en présence d'un cadavre. Néanmoins, le chef de la troupe, un Espagnol appelé Stéphane, fit porter la malheureuse dans une de ses voitures et la confia à des femmes qui à force de soins intelligents et énergiques parvinrent à la ranimer. Mais elle était dans un tel état de faiblesse qu'on ne pouvait guère espérer qu'elle vivrait. Elle restait sans connaissance et ne pouvait pas parler.

Don Stéphane ne crut pas devoir l'emmener jusqu'à Belley ; il la laissa à Bellombe chez de braves gens qu'il connaissait. Tous les soins que réclamait l'état de Mme de Verdraine lui furent donnés.

Cela, monsieur, je ne l'ai appris que plus tard.

—Mais qu'étaient donc devenus les enfants ?

—En cherchant du secours pour leur mère les pauvres petits s'étaient perdus ; ils furent trouvés par un cantonnier qui les conduisit chez lui, à Charnay.

—Pauvre mère, pauvres enfants ! murmura le magistrat. Mais continuez, monsieur Denizot, continuez ; votre récit m'intéresse au plus haut point.

—Nous avons appris à Saint-Amand que le comte de Verdraine était complètement ruiné, et nous étions très inquiets au sujet de la comtesse et de ses enfants. Nous nous doutions

un peu qu'elle se trouvait dans une situation désespérée. De concert avec M. Pierre Rouget, le grand-père de la comtesse, je quittai Saint-Amand et vins dans l'Isère : il avait été convenu que je ramènerais la mère et les enfants.

Je me présentai aux Bergères, trop tard hélas ! la comtesse était partie dans la nuit.

Ce que je vous ai dit tout à l'heure concernant M. de Miray, je l'ai appris par la vieille Marianne : j'ai su également par la servante que Mme de Verdraine avait vendu ses bijoux pour anéantir un faux commis par son mari, qu'elle ne possédait plus rien et se trouvait dans un affreux dénûement.

Je me mis à la recherche de la mère et des enfants : mais ne pouvant deviner quelle route ils avaient prise, je perdis beaucoup de temps en marches et contre-marches. Pendant huit jours, monsieur, je courus par monts et par vaux ; mais j'étais sur la trace, non plus de la comtesse, que les saltimbanques avaient emmené deux jours auparavant, mais sur celle des enfants.

Le matin du neuvième jour, j'arrivai à Saint-Gallais. Là, je pris la défense d'un chien errant que les paysans voulaient tuer, disant qu'il avait la rage. Jugez de ma surprise, monsieur, de ma joie, quand sur le collier de ce chien à qui je venais de sauver la vie, je lus le nom de Mme la comtesse de Verdraine.

—C'était Miro ? s'écria M. Daubrun.

—Oui, monsieur, c'était Miro qui, comme moi, s'était mis à la recherche de sa maîtresse et de ses jeunes maîtres. Il me suivit et, arrivés à Charnay, nous retrouvâmes Georges et Edouard dans la maison du cantonnier.

Bref, monsieur, j'emmenai les enfants à Saint-Amand où ils sont actuellement choyés par le père, la mère et le grand-père de la comtesse de Verdraine. Doux, obéissants, pleins de cœur, ils n'ont aucune peine à se faire aimer de tout le monde.

En quittant Charnay, j'ignorais ce que la comtesse était devenue, mais nous apprîmes bientôt qu'elle était à Bellombe et l'on nous rassura en nous disant que bien qu'elle fût très malade, elle n'était plus en danger de mort.

Le mieux continua. Peu à peu les forces lui revinrent, elle put écrire, nous donner elle-même de ses nouvelles. Enfin le médecin allait lui permettre de voyager. Mme Pérard, sa mère, était prête à se rendre à Bellombe, pour ramener sa fille à Saint-Amand.

Avant-hier jeudi, monsieur, nous reçûmes une lettre qui nous frappa comme d'un coup de foudre.

La comtesse de Verdraine avait disparu, avait été victime d'un audacieux enlèvement.

—Un enlèvement ! exclama le magistrat, faisant un bond sur son siège.

—Oui, monsieur, et j'arrive à la grave communication que j'ai à vous faire.

Il y a aujourd'hui huit jours, une femme paraissant âgée de plus de soixante ans, mais ayant sans doute employé quelque moyen pour se vieillir le visage, arriva à Bellombe dans une voiture attelée de deux forts chevaux. Cette femme portait l'habit des religieuses de Saint-Joseph, un déguisement, et se dit être la supérieure de la communauté de Saint-Joseph d'Alpérine. Elle était soi-disant envoyée par le comte de Verdraine, qui se trouvait à Alpérine dans une chambre d'auberge, dangereusement malade, n'ayant peut-être pas vingt-quatre heures à vivre encore. Il avait reçu les derniers sacrements, avait le repentir de ses fautes et désirait avoir la consolation suprême de revoir sa femme avant de paraître devant Dieu.

Tout ce que lui dit la femme, qui avait l'air d'une sainte, la comtesse le crut. Ne consultant que son cœur, voyant un devoir pieux à accomplir, elle tomba dans le piège qui lui était tendu. Elle partit avec la fausse religieuse et depuis, monsieur, depuis, la comtesse de Verdraine a disparu, et ses parents et ses amis désolés se demandent ce qu'elle est devenue, ce que l'on a pu faire de la malheureuse.

—Ce que vous m'apprenez, monsieur Denizot, dit le magistrat, qui était devenu très pâle, est, en effet, d'une gravité exceptionnelle.

—Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que le comte était à Paris, bien portant, quand on le disait mourant à Alpérine, et que la supérieure de la communauté des dames de Saint-Joseph d'Alpérine a poussé des cris d'indignation quand elle a su le criminel emploi qu'on avait fait de son nom.

M. Daubrun se leva brusquement et se mit à marcher à grands pas, en proie à une agitation fébrile. Son front s'était plissé, ses yeux brillaient comme des tisons.

Au bout d'un instant il s'arrêta devant le jeune homme, qui s'était levé aussi et restait immobile ; n'osant faire un mouvement.

—Ainsi, dit le magistrat, vous accusez M. de Miray d'être l'auteur de l'enlèvement, c'est-à-dire d'avoir payé des misérables pour commettre ce crime.

—Je crois que c'est M. de Miray qui a fait enlever la comtesse de Verdraine et qui la tient séquestrée quelque part dans les environs de Grenoble, répondit Etienne ; toutefois, monsieur, ne pouvant fournir, quant à présent, aucune preuve contre lui, je ne porte pas une accusation contre M. de Miray. Je vous dis ce que je pense, ce que je crois, voilà tout, et j'ai l'honneur de vous répéter que c'est à l'homme qui a connu Mme de Verdraine et non au magistrat que je m'adresse.

M. Daubrun se remit à marcher, le front pensif, puis revint à Etienne.

—Autrefois, dit-il, on a beaucoup parlé des assiduités de M. de Miray auprès de la comtesse, on a même essayé de s'en servir pour ternir la réputation de la malheureuse. Mais peut-on s'en rapporter à ce que vous a révélé la vieille servante ?

—Cette révélation a été faite à une autre personne par la comtesse elle-même.

—Enfin, c'est clair, vous accusez M. de Miray ; soit. L'homme pas plus que le magistrat n'a à le défendre. La justice est pour tous. Pourtant, je ne peux pas, sans avoir des preuves de sa culpabilité, lancer un mandat d'amener contre M. de Miray.

—Je ne demande pas cela, monsieur.

—Que demandez-vous ?

—La comtesse de Verdraine a disparu, je suis convaincu qu'elle est séquestrée non loin de cette ville. J'ai quitté Saint-Amand avant-hier pour me mettre à sa recherche et je supplie M. Daubrun de vouloir bien m'aider à la retrouver.

—Vous avez fait appel à mes sentiments de justice, monsieur Denizot, ils ne vous feront pas défaut ; je vous aiderai à retrouver Mme de Verdraine.

—Je vous remercie, monsieur. Ah ! songez que l'enlèvement date de huit jours, que la malheureuse victime doit être en proie à des angoisses mortelles... Il faut agir vite et sans perte de temps.

—Soyez tranquille et comptez sur moi. Aujourd'hui même commencera la surveillance que je vais établir autour de M. de Miray. Il ne pourra plus faire un pas hors de Verdraine sans que j'en sois instruit. S'il est réellement l'auteur de l'enlèvement, je le saurai bientôt. Alors rien ne m'arrêtera. Je ne connaîtrai plus M. de Miray, je ne verrai en lui qu'un misérable qui devra rendre compte à la justice de son crime.

Je vous le répète ajouta M. Daubrun en congédiant le jeune homme, comptez sur moi.

FIN DE LA NEUVIÈME PARTIE

LA DIXIÈME PARTIE A POUR TITRE :

UN HEUREUX DENOUEMENT !

AVIS

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS a transporté son bureau au No. 69, rue St-Jacques.